

PERSONNAGES.

JACQUES, pauvre de l'Hôtel-Dieu.

HENRIETTE, sa fille.

ROSE, sa femme de chambre.

RICARD, jeune parisien.

GERMAIN, son valet.

ARMAND, chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu.

MARGUERITE, vieille pauvre.

JEAN, pauvre, fils de Marguerite.

MORIN, gardien des tours.

GUILLAUME, batelier.

Un Maître Maçon.

Un Couvreur.

Un Caporal.

Blanchisseurs, Blanchisseuses.

Bateliers.

Maçons.

Soldats.

Recors.

M. Marty.

Mlle Josephine.

Mlle Dumouchel.

M. Francisque.

M. Joseph.

M. Camiade.

Mme Gobert.

M. Bouffé.

M. Daménis.

M. Dumouchel.

M. Plançon.

M. Picou.

M. Lequien.



La scène est à Paris.

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'Éditeur sera réputé contrefait.

LE PAUVRE DE L'HÔTEL-DIEU,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente au fond la façade de l'Hôtel-Dieu ; à gauche , de profil , celle de l'Eglise Notre-Dame ; à droite , une partie des bâtimens de l'Administration des Hospices ; du côté de la fontaine , côté de la rue Christophe. La demeure de Jacques , est chez Marguerite , dans cette rue qui donne sur la place Notre-Dame.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE ; elle tient de l'ouvrage. JEAN , une chauffrette dans ses bras et une petite chaise sur la tête. Ils entrent en se disputant.

JEAN.

Vous avez beau dire , Jacques est un honnête homme.

MARGUERITE.

Cela ne l'empêche pas de faire comme nous , de demander son pain.

JEAN.

Il est aimé de tout le quartier.

MARGUERITE.

Belle avance.

JEAN.

Toujours prêt à rendre service , le cœur sur la main.

MARGUERITE.

Et pas le sous dans sa poche.

JEAN. Il pose sa chauffrette.

Ah ! ma mère, comme vous tirez à l'argent.

MARGUERITE.

Je n'ai pas moyen de le loger, de le nourrir pour rien ; il me doit la première quinzaine.

JEAN. Il se débarasse de sa chaise.

C'est sa maladie qui est cause du retard. Y n'aurait pas vous payer son lit tant qu'il était à l'Hôtel-Dieu.

MARGUERITE.

A la bonne heure ; mais.....

JEAN.

Mais..... Mais, tenez, je vois bien que vous l'avez pris en grippe.

MARGUERITE.

Non. De bonne foi, que veux-tu Jean, que je pense d'un homme toujours par voie, par chemin, d'un songe creux, qui a trente-six affaires, qui ne dit jamais ce qu'il fait, ni où il va ?

JEAN. Il reprend sa chauffrette.

Il voit que vous êtes curieuse.

MARGUERITE.

Curieuse, moi ?

JEAN.

Oh ! non, vous n'osez pas.

MARGUERITE.

Est-ce que les affaires des autres me regardent ?

JEAN.

Alors, pourquoi vous mêlez-vous de celles de Jacques ?

MARGUERITE.

J'ai mes raisons.

JEAN.

Ah ! bah ! Asseyez-vous toujours à vot' place, en attendant.

MARGUERITE.

Depuis quelque temps il faut qu'il ait quelque mauvaise affaire sur le corps.

JEAN.

Il n'y a que vous qui puissiez vous ingérer d' pareilles idées ; parlez d' Jacques à nos voisins, à M. Morin, le gardien des tours, ils vous diront tous que c'est la crème des hommes, et que sa générosité.....

MARGUERITE, s'asseyant

Un bel exemple à suivre.

JEAN.

Malheureusement mes gains ne sont pas assez forts pour ça. Il faut que je pense à vous d'ailleurs !

MARGUERITE.

En as-tu regret ?

JEAN

Du regret, moi, ma mère ; si j'en ai, c'est de voir que sur vos vieux jours vous soyez ainsi réduite.

MARGUERITE, travaillant.

Que veux-tu ?

JEAN.

La veuve d'un honnête marchand ! Votre petite boutique de mercerie allait si bien. Au reste, c'est de vot' faute.

MARGUERITE, levant la tête.

De ma faute.

JEAN.

Oui, c'est vot' faute, c'est vot' faible pour mon frère qui nous a mis dedans. Monsieur roulait cabriolet, courait les bals et les tripots, vous mettiez vos effets en gage pour soutenir ça ; en moins d'un an, la succession de mon pauvre père a été fricassée. Y vous a fait vendre jusqu'à votre dernier écheveau de fil pour payer ses dettes, et quand il vous a eu mise sur la paille, bon soir, il est parti sans dire gare. Quand j'y pense, là, un fils pour qui vous avez fait, j' n' sais pas quoi ; qu' vous étiez si fière de sa belle éducation ; il en a eu de l'éducation celui-là, Dieu sait, et pour combien d'argent ! et son latin vous a joliment profité et à moi aussi.

MARGUERITE, s'essuyant les yeux.

N'en parlons plus ; ça nous a fait du chagrin à tous deux.

JEAN,

N'en parlons plus ; c'est toujours cause que vous n'avez pas eu les moyens de me faire finir mon apprentissage.

MARGUERITE.

Est-ce que tu l'aurais pu d'ailleurs, d'puis qu' t'as eu le bras démoli chez ton charpentier.

JEAN.

Tiens ! j'aurais pu apprendre d'autre chose, et j' ne s'rais pas obligé d'en demander aux autres quand j' pourrais en gagner : c'est vrai ça, moi m' vexe de tendre la main...

(Après avoir regardé dans la coulisse.)

Mais changez de conversation.... car j'aperçois Jacques qui vient de ce côté.... Tiens, il porte un homme sur une civière ; c'est quelque pauvre diable.

MARGUERITE regarde sans quitter son siège.

Oh ! mon Dieu, oui, il est capable de lui donner son argent, et d' n'avoir plus de quoi me solder, c' t'original là...

SCÈNE II.

Les mêmes, JACQUES, un maître Compagnon portant un homme sur une civière ; Jacques est devant ; il tient un papier à la main. Arrivé à la grille de l'Hôtel-Dieu il sonne ; le Concierge paraît et ouvre la grille.

JACQUES.

Tenez, M. le Concierge, voilà un billet d'entrée pour ce malheureux manoeuvre qui vient de se casser la jambe en tombant du toit de notre maison. (*Le Concierge prend le billet ; Jacques et le maître Maçon ont déposé le blessé dans l'intérieur de la grille ; deux hommes l'emportent. Pendant ce jeu de scène, Marguerite s'est levée..*)

JACQUES, au concierge.

Ayez la complaisance de dire à M. Armand, le chirurgien de quartier, que c'est le père Jacques qui le lui recommande.

MARGUERITE, s'approchant du Maçon.

Est-ce qu'on commence déjà à démolir not' maison ?

LE MAITRE Maçon.

Oui la mère, et ses imbéciles de camarades étaient là, tous à l'entourer, et personne ne le secourait. C'est c'brave homme qui a couru chercher un permis à l'administration des hospices, et comme les porteurs n'y étaient pas, il s'est offert pour le porter avec moi à l'Hotel Dieu.

JEAN.

Ab ! ça ne m'étonne pas.

MARGUERITE à elle même.

Oui, voilà comme y perd son temps.

LE MAITRE Maçon.

Il y a même donné d'argent pour avoir quelques doucens dans les commencemens. (*Jacques est approché d'eux, il ajoute en se retournant vers lui*) Et pourtant y n'doit guères avoir le moyen !

JACQUES.

J'ai pour moi la bonne volonté ; la Providence fait le reste.

LE MAITRE Maçon.

Eh ben, il n'y en a pas taut comme ça, allez ; vous êtes un brave homme, et je m'en retourne....

JACQUES.

La besogne vous appelle ; au revoir.

LE MAITRE Maçon.

A tantôt.

SCÈNE III.

MARGUERITE, JEAN, JACQUES.

Quand Jacques a quitté le maître compagnon, il marche vers sa place accoutumée de l'air d'un homme qui pense profondément.

JEAN.

Il a l'air tout préoccupé !

JACQUES.

Où Chercher maintenant. Ils ont quitté leur hôtel sans laisser d'adresse, j'aurai beau parcourir tous les quartiers, Paris est si grand, ah !

MARGUERITE.

Le v'là dans les exclamations.

JACQUES.

Faut-il que cette fatale maladie me soit survenue !

MARGUERITE.

Vois-tu y s'parle tout seul.

JEAN.

Eh ben c'est qu'il a quequ'chose à s'dire.

MARGUERITE à part.

Il faut que je tâche de savoir... (*haut*) Eh bien père Jacques.

JACQUES, sans faire attention.

Dans ma misère, sa vue était ma seule consolation... et voilà que j'ai perdu sa trace.

MARGUERITE plus haut.

Père Jacques ?

JACQUES troublé.

Ah ! c'est encore vous Marguerite.

MARGUERITE.

On ne vous a pas vu ce matin ?

JACQUES.

Je suis sorti de bonne heure.

MARGUERITE.

Je crois bien, vous vous levez avant le jour, à peine convalescent ? vous avez donc des affaires bien pressées ?

JACQUES.

Ah ! oui, bien pressées.

JEAN assis à la place de sa mère et tricotant.

Elle tâche de le faire parler, oh les femmes !

MARGUERITE.

Ah vous avez des affaires pressées ! C'est pas par curiosité.

JEAN.

Ah ! ben oui, elle se gênerait.

JACQUES.

Et vous n'avez aucun intérêt à les connaître.

JEAN à part.

Attrape !

MARGUERITE.

Ah ! comme vous voudrez, c'était pour vous rendre service, dans l'cas....

JEAN à part.

Il est bon le détour.

JACQUES.

Je vous remercie, Marguerite, mais vous n'y pouvez rien. Depuis ma sortie de l'Hotel-Dieu, j'ignore où reste la personne que je cherche...

MARGUERITE.

Et vous ne pouvez la retrouver.

JACQUES.

Voilà tout.

MARGUERITE.

Eh ! eh ! C'est ben assez. C'était p't'être quelque bonne âme charitable qui vous faisait un p'tit magot tous les mois ; enfin, père Jacques, entre nous, si vous n'aviez pas quelques ressources cachées, vous n'donneriez pas aux autres comme vous le faites.

JACQUES

C'est la vingtième fois au moins, que vous me demandez la même chose, Marguerite, et pour la vingtième et dernière, je vous répondrai que je ne dois compte de mes ressources à personne, que j'aie des épargnes, que je reçoive des aumônes secrètes, Cela me regarde seul ; qu'il vous suffise de savoir que ce que j'ai m'appartient, que j'en puis disposer à ma volonté et que j'en ferai toujours l'emploi qui me conviendra, sans m'inquiéter de ce qu'en pourra dire le tiers ou le quart, m'entendez-vous.

JEAN.

C'est assez clair.

MARGUERITE.

Pentends, oh ! mon dieu, j'entends. Donner d'une main ce qu'on reçoit de l'autre, quitte ensuite à n'pas avoir de quoi payer les...

JACQUES.

A propos de payer, vous me faites penser... je vous dois la quinzaine (*Il fouille dans un petit sac de cuir.*) ? La voilà.

JEAN à sa mère.

Allez donc dire que vous l'couchez et que vous le nourrissez pour rien.

MARGUERITE.

Bavard, c'que j'dis c'est pour son bien ; crois-tu qu'en obligeant comme y fait tout un chacun, qu'il en sera plus riche.

JACQUES.

Non, mais j'en serai plus heureux.

MARGUERITE.

Oh pour être heureux , il faut avoir de quoi vivre.

JACQUES.

Le bien qu'on fait rapporte toujours... ne fut-ce que la satisfaction d'avoir soulagé son semblable.

JEAN.

Ah ! c'est ben mon avis, tenez depuis quelque temps, je suis la petite poste d'un jeune homme, J'porte ses billets doux à une demoiselle du quai aux fleurs, je suis payé des deux côtés c'est vrai, mais y sont si heureux, si heureux d'pouvoir s'écrire, que quand y m'donneraient pas un liard, j'aurais du plaisir à leur rendre service tout de même.

JACQUES.

Prends garde, Jean, que le désir d'obliger ne t'entraîne trop loin.

MARGUERITE.

N'allez-vous pas l'empêcher de gagner sa vie.

JACQUES.

Je lui fais cette observation, pour qu'il ne serve pas les mauvaises intentions de quelque séducteur.

JEAN.

Un séducteur, oh ben oui!... C'est M. Armand.

JACQUES.

M. Armand...

JEAN.

Oui, qui vous a si bien soigné à l'Hôtel-Dieu, sans lui, je crois que vous y auriez passé.

JACQUES.

Il est vrai, je lui dois la vie.

JEAN.

Il est si honnête, et il paye si bien, que je n'ai pu lui refuser. D'ailleurs, s'il fait la cour à cette demoiselle, c'est en tout bien, tout honneur; allez j'en mettrai ma main au feu.

JACQUES.

Je veux le croire, mais...

MARGUERITE.

Laisse le dire et va toujours, y a d'argent à gagner.

JACQUES.

Et si j'avais su cela quand notre jeune chirurgien avait la bonté de venir causer familièrement avec moi dans l'infirmerie, je me serais peut-être permis de lui donner quelques conseils.

MARGUERITE.

Qu'auraient été bien reçus!

JACQUES

Pourquoi pas, mère Marguerite; les avis, même les remontrances d'un vieillard, qu'il soit riche ou pauvre, ne sont ja-

Le Pauvre de l'Hôtel-Dieu.

mais à dédaigner; et je crois que M. Armand a l'esprit assez juste, et le cœur assez bon, pour les bien recevoir.

MARGUERITE, à Jacques qui fait mine de s'éloigner.

Eh bien ! où allez-vous encore, on va bientôt dîner, d'abord si vous n'y êtes pas à l'heure...

JACQUES.

Ne m'attendez pas.

MARGUERITE.

Manger comme ça les uns sans les autres, ça me dérange moi.

JACQUES.

Je ne fais que monter une minute chez Morin, qui m'avait chargé d'une petite emplette pour lui, vous savez qu'il se marie aujourd'hui.

JEAN.

Ah oui, c'est vrai, il m'a invité aussi à sa nôce... pour ouvrir les portières....

JACQUES, à part.

Puisse Dieu que je vais ensuite invoquer, ne point rendre vaines mes recherches.

JEAN.

Au revoir, père Jacques.

SCÈNE IV.

JEAN, MARGUERITE.

JEAN.

Vous l'arabustez toujours, ce brave homme, vous voyez bien qui paye recta.

MARGUERITE. Elle roule son tricot.

J'y ai dit vrai, quoiqu'ça il a des r'sources cachées; y paye son loyer, et y donne de l'argent à ceux qui s'cassent les jambes.

JEAN.

C'est ça, que ne lui faites-vous un crime de ce qu'il a de la probité.

MARGUERITE.

Nous verrons si on va long-temps chtz le boulanger avec ces beaux mots là.

JEAN

Pendant que sa mère lui parle, il se tourne vers une borne et demande.

Bonne âme charitable, ayez pitié...

MARGUERITE se retournant.

Quest-ce qui fais donc?... est-tu bête, à une borne !

JEAN.

A une borne, oui. Y a tant de gens qui sont comme ça..... c'est pour m'accoutumer aux refus.

MARGUERITE.

Ambécille.

JEAN.

Laissez donc, c'est Jacques qui m'a conté c't'histoire là, j'fais comme le phisolphe Hydrogène....

MARGUERITE.

Hyro...

JEAN.

Hydrogène... Vous ne connaissez pas ça, vous

MARGUERITE

Ah ! ça tu vas venir.

JEAN.

Sitôt que j'saurai si c'est à moi qu'en veut la femme de chambre de Mam'zelle Henriette... C'est à moi, regardez l'cadran, v'la l'heure de la poste.

MARGUERITE.

Eh bien dépêche-toi.

SCÈNE V.

JEAN, ROSE, sur le devant de la scène.

JEAN.

Encore quelque poulet pour notre amoureux ; j' lui r'viens assez à mademoiselle Rose, parce que je la cajole ; ça fait que j'ai quelque chose de plus.

ROSE, arrivant en scène

Bon jour, Jean.

JEAN.

J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle Rose.

ROSE.

As-tu un billet ?

JEAN.

Pas encore, mais ça ne peut pas tarder.

ROSE.

En voici un pour M. Armand ; il faut le remettre ce matin.

JEAN.

Il l'aura tout à l'heure, il va sortir de l'hospice.

ROSE.

Tant mieux, car nous sommes bien tristes. Ma pauvre maîtresse ! Faudra-t-il qu'elle soit jamais la femme du vilain Monsieur qu'on lui a présenté.

JEAN.

Son père la force donc ?...

ROSE.

Son père ! voilà bientôt dix ans que Mademoiselle ne l'a vu, il n'est point ici.

JEAN.

Elle devrait lui écrire !

ROSE.

Il faut que M. Dumont n' veuille pas, et qu'il ait des droits sur elle, puisqu'il la force à ce mariage ; aussi elle pleure ; elle pleure, ça me fait pitié.

JEAN.

Vous êtes si sensible Mademoiselle Rose, et puis ça vous va la sensibilité, vous êtes si jolie !

ROSE.

Jean, vous me faites toujours des complimens.

JEAN.

C'n'est pas des complimens ça, Mamzelle; si vous aviez entendu l'autre jour le chasseur de c'duc et pair qui vient à l'administration, ah! il en disait bien d'autres.

ROSE.

Le chasseur d'un duc et pair, et qu'est-ce qui disait?

JEAN, à part.

Ah! comme ça prend. (*haut.*) Il disait qu'il n'y avait pas dans toute la Cité une fille aussi bien tournée, aussi agréable; et que quand vous aviez vot' robe jocko et vot' chapeau noir citron, vous aviez l'air d'une comtesse.

ROSE.

Et moi qui vous écoute, tandis que ma bonne maîtresse souffre! Il me semble qu'il y a long-temps que je ne vous ai rien donné. Aussi, pourquoi ne me demandez vous pas? (*Elle lui donne.*)

JEAN.

Mam'selle voit ben que c'est pas la peine, puisqu'elle y pense d'elle même. Elle est bonne autant que belle!

ROSE, doinant encore.

Tenez, vous aurez le fond de ma bourse. N'oubliez pas le billet.

JEAN.

Soyez tranquille. (*Rose sort.*)

SCÈNE VI.

JEAN, seul.

Quinze sous, et puis dix, et cinq de monnaie, ça fait trente sous. Diable, pour une femme de chambre, c'est pas mal. (*Riant.*) Oh! il n'y a qu' les complimens avec les dames pour les rendre toutes charitables; aussi, je n' demande jamais aux hommes, moi, n'y a pas mèche avec eux. Y vous disent tout d'suite: Va travailler, feignant, — Mais, monsieur, j'ai mon bras... — C'est égal, va travailler. Mais les femmes, qu' ça soit de petites ouvrières, des grandes dames même, j'suis toujours sûr de mon affaire.

SCÈNE VII.

JEAN, ARMAND.

(*Armand, sortant de l'hôtel, dit à un infirmier, qui semble lui parler en le suivant*): Non, non... Laissez reposer cet homme. A mon retour, je lèverai le premier appareil. (*Il approche de Jean.*)

JEAN.

M. Armand?

ARMAND.

C'est toi, Jean.

JEAN.

Une lettre de la demoiselle. Lisez vite, vite, c'est pressé.

ARMAND fouille à sa poche:

Tiens. (*Jean prend l'argent et va se replacer contre sa borne, les jambes croisées.*) Armand lit: « On me marie demain, » malgré moi; tout délai m'a été refusé. Ce M. Ricard, qu'on » m'a présenté pour époux, est l'intime ami de mon tuteur. Ma » haine, trop juste hélas! est égale pour tous les deux. Ricard » doit ce soir se rendre à 11 heures chez Dumont » (*Il parle.*) Il me trouvera sur son passage. (*Il lit.*) « Doit se rendre, afin d'arrêter les dernières dispositions. » (*Il parle.*) Que faire? Oh! je l'empêcherai cet odieux mariage, oui je l'empêcherai. (*Il tire de sa poche un souvenir, un crayon, paraît méditer ce qu'il va tracer, et écrit rapidement sur la forme de son chapeau.*)

SCÈNE VIII.

ARMAND, écrivant; JEAN, JACQUES, sortant de l'église.

ARMAND, agité.

Mais quels moyens employer dans un si court espace.... Il les fait infailibles, rapides surtout.

JEAN, à lui-même.

Il a l'air décidé.

ARMAND.

Son tuteur a tout droit sur elle.

JEAN.

Va y avoir du grabuge.

ARMAND.

Calmons d'abord les craintes... Ecrivons du ton de la confiance. (*Il écrit.*)

JEAN.

L' prétendu pourrait ben passer un mauvais quart d'heure, parce que, avec un homme comme ça, n'y a pas possibilité d'éviter: chirurgien et officier, ça me fait l'effet d'un couteau à deux tranchans.

JACQUES, très-agité.

(*Il arrive en scène au moment où Armand écrit.*) Ce n'est point une illusion, en sortant de chez Morin, lorsque le front prosterné, j'adressais à Dieu mon ardente prière, j'ai bien entendu, de la bouche du pasteur, cette publication horrible: il y a promesse de mariage entre Pierre Ricard et Henriette Rainville. Henriette Rainville, la femme de ce misérable! Un tuteur ne craint pas de lui confier ta jeunesse et ton avenir.

ARMAND, ployant son papier.

Non, non, chère Henriette.

JACQUES.

Henriette!

ARMAND, remettant le souvenir dans sa poche.
Ce mariage ne s'accomplira pas.

JACQUES, regardant, surpris.
Quel rapport avec mes pensées.

ARMAND.
Jean ?

JEAN accourt.
Monsieur.

JACQUES.
C'est Armand.

ARMAND, à Jean.
Tiens, à Rose.

JEAN.
Oh ! tout de suite. Tenez la voyez-vous qui me guette là-bas, en ayant l'air de regarder des caricatures chez le marchand d'estampes. (*Il court à elle. Armand le suit des yeux.*)

JACQUES.
Je comprends tout : la demoiselle du Quai aux Fleurs, le billet doux, l'explication de Jean, ce matin ! Ah ! trop d'intérêts me pressent pour ne point lui parler.

ARMAND, à lui-même.
L'heure de l'Office approche, attendons qu'Henriette s'y rende.

JACQUES.
M. Armand ?

ARMAND
C'est vous, père Jacques : bonjour, j'aurai soin de votre protégé.

JEAN, revenant.

M. Armand, c'est fait. La lettre est reçue, et je v'a dîner maintenant..... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

JACQUES, ARMAND.

JACQUES, à Armand.

M. Armand, je voudrais.....

ARMAND.
Nous causerons plus tard. J'ai...

JACQUES.
Oui, vous avez des peines...

ARMAND.
Vous savez.....

JACQUES.

Que vous êtes sur le point de vous voir enlever l'objet de votre attachement...

ARMAND, vivement.

Enlever ! Oh ! non. Mais qui donc a pu vous instruire.

JACQUES.

Jean... Il n'a parlé qu'à moi seul , et j'y prends un assez vif intérêt.

ARMAND.

Vous , père Jacques ?

JACQUES.

Puis-je n'être point touché des chagrins d'un homme qui a conservé mes jours... Je voudrais vous être utile.

ARMAND,

Merci.

JACQUES.

Je le puis.

ARMAND.

Et comment ?

JACQUES.

Si vous voulez bien répondre à ma question.

ARMAND.

Parlez.

JACQUES,

Vos vues sur la jeune personne....

ARMAND.

Oh ! si vous la connaissiez , vous sauriez qu'on ne peut avoir pour Henriette que des vues légitimes... Je l'aime... je l'adore ; mais son honneur m'est aussi cher que le mien. Je donnerais , pour le sauver , ma fortune , ma vie...

JACQUES.

Permettez que j'interroge encore. Où , et comment avez-vous fait connaissance avec mademoiselle Henriette ? Vous étiez donc reçu chez son tuteur ?

ARMAND.

Hélas ! non ; je le hais à la mort , ce tuteur qui m'a privé de ma félicité la plus chère. Il était lié avec une parente chez laquelle j'allais en soirée. Il y a quinze mois environ , j'arrivais comme à l'ordinaire ; la société était déjà nombreuse , les contredanses formées. Seule sur un siège , une jeune personne charmante , assise à l'écart , semblait étrangère au mouvement qui l'entourait. Son air me frappa d'abord. Dans l'âge de l'insouciance et des plaisirs , elle paraissait livrée à des pensées amères , il y avait quelque chose de si doux et de si triste à la fois dans ses grands yeux distraits ; quelque chose de si touchant dans la mélancolie répandue sur tous ses traits pleins de grâce et de candeur , que je me sentis pénétré , enivré d'un sentiment tout nouveau pour moi.

JACQUES , avec anxiété.

Achievez.

ARMAND.

Je fus très-assidu aux réunions où elle se trouvait. Henriette distingua mes soins... nos deux cœurs s'entendirent... J'osai déclarer ouvertement à son tuteur mon désir d'obtenir la main de sa

pupille... Il parut m'écouter sans déplaisir ; mais le traître me réservait le plus horrible coup. Henriette ne reparut plus dans la maison où je la rencontrais, sa porte me fut défendue et bientôt j'appris qu'elle avait changé de logement. Alors, sans prétexte pour aller chez Dumont, j'écrivis.

JACQUES,

Et jamais vous n'eutes l'idée d'un entretien secret ?

ARMAND.

Elle aurait refusé toute démarche inconvenante : seulement les dimanches, à l'heure des Offices ; je l'attends... Je me trouve sur son passage... nous échangeons des regards toujours plus douloureux : ah ! puissai-je aujourd'hui ne pas la voir pour la dernière fois-

JACQUES.

Pour la dernière fois !

ARMAND.

Oui, ce soir mon rival m'arrachera la vie, ou je délivrerai Henriette d'un homme qu'elle déteste.

JACQUES.

Et vous vous ôterez quelque soit la chance, tout moyen de la servir.

ARMAND.

Que faire donc ?

JACQUES.

Attendre.

ARMAND.

Attendre... et demain...

JACQUES, plus mystérieusement.

Si le mariage ne s'achevait pas ?

ARMAND.

Qui l'empêcherait ?

JACQUES.

Un homme qui veille sur la destinée de votre amante.

ARMAND.

Pourquoi ne se montre-t-il pas ?

JACQUES.

Des circonstances impérieuses le forcent à s'entourer du mystère.

ARMAND.

Quand donc vent-il la servir ?

JACQUES.

Aujourd'hui même.....

ARMAND.

Et vous le connaissez....

JACQUES.

J'ai toute sa confiance.

ARMAND l'examinant.

Je ne saurais comprendre....

JACQUES.

Qu'un malheureux pauvre ait des relations avec d'autres qu'avec ses égaux.

ARMAND.

Je l'avoue....

JACQUES.

Notre place dans le monde peut varier comme les circonstances... et plus d'une grande infortune de nos jours a dû familiariser bien des hommes avec les changemens de condition... Tel demande aujourd'hui, qui n'a pas toujours mendié le pain de la pitié.

ARMAND.

Je l'ai pensé plus d'une fois en vous voyant. Mais ce personnage dont l'influence peut soustraire Henriette aux volontés de Dumont, si je ne le vois point...

JACQUES.

Vous le verrez.

ARMAND.

Quand?...

JACQUES.

Ce soir, sur le quai aux fleurs... à dix heures... Vous pourrez peut-être unir vos efforts aux siens... Mais songez qu'une imprudence entraverait ses intentions les plus chères...

ARMAND, avec doute.

Eh bien.... je... j'attendrai... ce soir à dix heures. (*à part.*) A onze, dans tous les cas, je n'aurai point de rival, où tout mon sang aura coulé. (*Il aperçoit Henriette et Rose.*) Tenez, Jacques, elle approche celle que j'adore.

JACQUES, vivement ému.

Je vais te revoir.... Mon Dieu, donne-moi la force de modérer mes transports.

SCÈNE X.

Les Mêmes, HENRIETTE et ROSE.

ARMAND, montrant Henriette encore éloignée.

Voyez que de charmes! Eh bien, son âme est aussi pure que sa grace est enchanteresse.

ROSE à Henriette.

Mademoiselle, il est là qui vous regarde.

Henriette marche plus lentement, et porte les yeux sur Armand.

Le Pauvre de l'Hôtel-Dieu.

JACQUES, à part.

Si près d'elle, et ne pouvoir la presser contre mon cœur...
ô ma fille!

ARMAND. Losqu'Henriette passe devant lui, il l'arrête.

Mademoiselle pardon; si j'ose... Mais cette grâce que ma lettre implore, que votre bouche me l'accorde. . Résistez encore aux volontés de votre tuteur.

HENRIETTE, avec sentiment.

Oh! je ferai tout mon possible. (*Elle continue sa marche.*)

JACQUES, il s'incline pour cacher son trouble.

Que le ciel protège tant d'innocence!

HENRIETTE, regardant Jacques.

Merci bon vieillard. (*à part.*) La voix de cet homme m'a tout émue! (*Elle s'arrête fouille dans son sac, et lui donne une pièce de monnaie.*) Tenez, priez pour moi, j'en ai besoin. (*Jacques se précipite sur la main d'Henriette, qu'il presse, reçoit l'aumône, et la regarde entrer dans l'église avec Rose.*)

SCENE XI.

JACQUES, ARMAND.

JACQUES, à part.

Son cœur est toujours généreux, la société des méchans ne l'a point corrompu.

ARMAND.

Jacques, je donnerais de l'or pour cette pièce de monnaie que sa main a touchée.

JACQUES, baisant la pièce.

Ah! M. Armand, tout l'or du monde ne vaudrait pas pour moi cette simple aumône (*Armand le regarde avec surprise.*), offerte de si bon cœur. (*Pour détourner l'attention d'Armand.*) Je vous l'ai promis, cette chère enfant, elle ne restera pas entre les mains de ses oppresseurs...

ARMAND.

C'est bien à dix heures... Je compte sur vos bons offices.

JACQUES.

Et moi sur votre prudence jusqu'à ce temps. (*Armand sort.*) Où allez-vous, dans l'agitation où vous êtes, troubler peut-être le recneillement compromettre la réputation de celle que vous aimez; vous n'êtes pas assez maître de vous : ah! plutôt éloignez-vous de ces lieux.

ARMAND.

Malgré moi, je cède à votre ascendant. A ce soir.

JACQUES.

A ce soir.

SCENE XII.

JACQUES, seul.

Le projet que j'ai conçu me paraît bon. J'usurai ainsi de la seule voie permise à ma tête proscrite. Une démar-

che ouverte me livrerait sans fruit. (*Trois porteurs entrent suivis d'un commis marchand avec un carton. Ils s'assèyent sur les bornes qui couronnent la place; le commis reste debout tourné vers la coulisse.*) Montons chez Marguerite, je serai ici avant que cette chère enfant soit de retour, il me suffira pour soutenir son courage, de lui donner la preuve que son père l'entoure encore de son amour et de sa protection. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

RICARD, GERMAIN, Porteurs.

GERMAIN, aux porteurs.

Eh bien! est-ce que vous avez oublié l'adresse, que vous m'attendez-là; je vous ai dit M. Dumont, quai aux Fleurs n° 21, de la part de M. Ricard; prenez cette rue. Allez donc. (*les porteurs sortent.*)

RICARD.

Pendant que nous sommes sur la place, va prévenir que j'amènerai ma future pour la bénédiction, à neuf heures et demie, demain, en sortant de la mairie.

GERMAIN.

Oui, Monsieur. (*Il se rapproche.*) J'ai eu grand soin de dire à Rose de place dans la chambre à coucher, tout ce qu'on apporterait des cachemires, des diamans, une corbeille magnifique; ça flatte la vanité d'une jeune future,

RICARD.

Je ne pouvais faire mieux, mademoiselle Rainville est un parti de 300,000 fr.

GERMAIN.

Je ne m'étonne plus si vous pressiez le mariage si fort. Je crains maintenant que ce banquier de Lyon.

RICARD.

Il ne sait pas que je suis à Paris.

GERMAIN.

C'est que ce matin, comme je venais de faire vos emplettes, je l'ai rencontré dans le Palais-Royal.

RICARD.

T'a-t-il vu?

GERMAIN.

Je crois même qu'il m'a reconnu; car il s'est approché de moi peut-être pour savoir notre adresse; mais j'ai esquivé l'apostrophe en lui tournant les talons devant le passage Montesquieu.

RICARD.

Sois tranquille. Dans tous les cas, je vais payer.

GERMAIN.

Avec quoi?

RICARD.

La dot de la future n'est-elle pas là simple que tu es.

GERMAIN.

A la bonne heure, car vous savez que ce banquier a porté plainte contre vous et veut vous faire arrêter sous prétexte qu'on lui a emprunté 80,000 fr. sur des signatures qu'il appelle fausses.

RICARD, très-gravement.

Il reconnaîtra son tort dès qu'il touchera l'argent.

GERMAIN.

Je ne dis pas. C'est qu'il aurait été désagréable de passer en prison la première nuit de ses noces.

RICARD.

Oui, d'autant plus que je commence à prendre un goût très-sérieux pour cette petite fille. Son air dédaigneux et maussade me donne envie de l'humaniser. Tu ris; non, vrai, cela prend le caractère de la passion. Je me sens presque en humeur d'être jaloux d'un petit médecin qu'on assure s'en être fait aimer.

GERMAIN.

Pour le mariage.

RICARD.

Tout bonnement. Je ne lui en veux pas; ce jeune homme n'était pas obligé de savoir que les grands diners, les concerts, les fêtes qui m'ont mis en réputation auprès des belles Lyonnaises, m'avaient obéré tout-à-fait, que j'avais été obligé de suspendre mes payemens, de laisser là ma manufacture, et que l'objet de son culte était l'enchanteresse qui devait rétablir ma fortune.

GERMAIN.

C'est juste, vous ne pouvez pas lui en vouloir; c'est bien assez de lui souffler un établissement dont ses affaires pouvaient avoir besoin autant que les vôtres. Il faut avouer que êtes un mortel heureux, et que le tuteur en agit bien avec vous.

RICARD.

C'est son intérêt.

GERMAIN.

Son intérêt ?

RICARD.

Sans doute. Il a dissipé les revenus de sa pupille, et par un traité secret, dont j'ai le double ici dans mon portefeuille, je me suis engagé à la tenir quitte de tout.

GERMAIN.

Oh ! si c'est ainsi...

RICARD.

Mais tu bavardes, plutôt que d'aller où je t'ai dit.

GERMAIN.

C'est juste. Pour neuf heures et demie, n'est-ce pas, à l'autel ?

RICARD.

Oui, dépêche toi, j'attends.

SCÈNE XIV.

RICARD Seul.

C'est Rainville qui serait étonné, s'il pouvait se douter de ce

qui se passe ; mais le pauvre diable ne réparaitra pas à Paris de sitôt , j'y ai mis bon ordre ; et d'ailleurs , le temps doit nous avoir tellement changés , que nous aurions sans doute de la peine à nous reconnaître.

SCÈNE XV.

RICARD, JACQUES.

JACQUES , sans voir Ricard.

Oui c'est à Morin qu'il faut que je m'adresse ; je le rencontrerai peut-être.

RICARD , riant.

Ce pauvre Rainville.

JACQUES , qui a entendu.

Ciel !

RICARD.

Quel est donc cet homme qui semble m'écouter ?

JACQUES , l'examinant.

Je ne me trompe pas !

RICARD.

Comme il me regarde.

JACQUES , de même.

C'est lui.

RICARD.

Je voudrais bien savoir pourquoi ce gaillard là m'examine ainsi.

JACQUES.

Assurons-nous sans nous compromettre... (*Il tire un livre de sa poche.*) Ce livre m'offre un moyen.

RICARD.

Je n'ai pourtant rien d'extraordinaire dans ma mise ni dans ma personne.

JACQUES , lisant à haute voix.

Contre un lâche ennemi , le juste sans refuge ,
Met son dernier espoir dans le souverain juge.

RICARD.

Et mais... il lit couramment Dieu me pardonne , et de la morale encore.

JACQUES , appuyant sur les mots.

Le monde le condamne , il porte au ciel les yeux ,
Le Ciel démasquera le fourbe audacieux.

RICARD , allant à lui.

On dirait que ce vieux fou m'adresse ses doléances. Qu'est-ce que tu dis ?

JACQUES , à part.

Il s'est reconnu. (*à Ricard.*) Je lis ; la lecture est la consolation du pauvre comme du malheureux.

RICARD.

Va te consoler plus bas ou plus loin. Va t'en.

JACQUES.

Va t'en ; la place est à tout le monde.

RICARD.

Laisse-moi en paix.

JACQUES.

La paix de l'âme, c'est le ciel qui la donne à ceux dont la conscience est pure.

RICARD.

Décidément ce malheureux veut m'insulter... Si tu dis un mot de plus.

JACQUES.

Le pauvre est à l'abri sous la protection du ciel et des lois.

RICARD.

Oui, mais l'insolent.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, MORIN, Bateliers.

MORIN, courant se mettre entre Jacques et Ricard.

Eh ! minute, s'il vous plaît.

RICARD, levant sa canne.

Laisse z-moi corriger ce drôle.

MORIN, lui arrêtant le bras et le repoussant.

Un drôle ; C'est un brave homme que chacun aime, et qui rend service à tout le monde, c'est la providence du quartier, il est comme les hirondelles, il porte bonheur où il se repose, et si vous aviez le malheur de le toucher seulement de votre petit doigt !.

RICARD.

Où diable me suis-je fourré.

JACQUES

Mes amis ne lui faites pas de mal.

MORIN.

Vous êtes trop bon.

JACQUES.

Il est assez puni de n'avoir respecté ni mon âge, ni ma misère.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, GERMAIN.

GERMAIN, accourant à son maître.

Tout sera prêt comme vous l'avez demandé, votre future va sortir.

RICARD.

Promenons-nous de ce côté, je lui offrirai le bras pour la reconduire.

JACQUES, continuant sa conversation avec Morin.

Oui, mon ami, je conçois que ces bonnes gens sont pressés de s'amuser. D'ailleurs je n'ai pas le temps de vous expliquer cela ici. Je voulais seulement m'assurer de votre bonne volonté.

MORIN.

Eh bien, comme je vous dis, ce soir au quai aux fleurs : chez

Catillon le marchand de vin, à la St. Fiacre, au coin de la rue Neuve. Vous êtes sûr de m'y voir; on dansera toute la nuit sur les bateaux.

JACQUES.

Eh bien, c'est convenu, j'irai : à ce soir, amusez-vous bien mes amis.

TOUS.

A ce soir, père Jacques.

MORIN.

Allons mes enfans en avant le plaisir. (*Ils sortent.*)

JACQUES, en scène.

Depuis que j'ai vu Ricard, je suis plus impatient encore de la sauver, fut-ce aux dépens de ma vie. Demain il serait trop tard... Le choix des moyens ne m'appartient plus.

SCÈNE XVIII.

JACQUES, HENRIETTE, ROSE.

(*L'office est achevé. Tout le monde sort de l'église. Jacques s'est d'abord assis à sa place accoutumée, son chapeau par terre, devant lui; plusieurs personnes lui font l'aumône, en passant. (Henriette est hors de l'église; il marche à sa rencontre.)*)

JACQUES.

Vous m'avez recommandé de prier pour vous, je l'ai fait. Voici ce que le ciel m'inspire. Abandonnez plutôt la maison de votre tuteur, que d'épouser un scélérat.

HENRIETTE.

Un scélérat! (*A sa femme de chambre.*) Attends un peu, Rose, que je parle à ce bon pauvre.

JACQUES.

C'est Ricard qui a déshonoré votre père.

HENRIETTE.

Ricard!

JACQUES.

Oui. D'accord avec Dumont, déjà votre tuteur, ce Ricard a compromis la signature de votre père infortuné, a commis des faux, l'a fait poursuivre, condamner, et le malheureux Rainville a fui désespéré.

HENRIETTE, hors d'elle.

Quelle horreur!

JACQUES, inquiet.

Contenez vous.

(*Rose, qui a entendu l'exclamation d'Henriette, s'est rapprochée, croyant qu'elle appelait.*)

HENRIETTE, agitée.

Nous rentrons tout à l'heure, Rose, encore une minute. (*Elle*

entraîne Jacques plus loin.) Achevez de m'instruire du sort de mon père.

JACQUES.

Dans un lieu plus convenable, lui même vous l'apprendra...

HENRIETTE.

Lui-même....

JACQUES.

Si vous voulez vous confier à moi.

HENRIETTE, avec doute.

A vous.... J'ignore qui vous êtes...

JACQUES.

Connaissez vous ce portrait ?

HENRIETTE.

Ciel ! ma mère !

JACQUES.

Chut....

HENRIETTE.

Par quel hasard dans vos mains ?

JACQUES.

Lisez.

HENRIETTE.

« Obéis-tu au depositaire de ce portrait, ton père, Rainville. »
Ah ! je n'hésite plus.... Que faut-il faire ?

JACQUES.

Echapper au piège où vous entraînent deux misérables. Ce soir, à onze heures, descendez à la porte de la rue, sans bruit....

HENRIETTE.

Seule...

JACQUES.

J'y serai.

HENRIETTE.

Mon père, lui-même, ne pourra-t-il venir....

JACQUES.

Il devra craindre l'excès de votre émotion...

HENRIETTE.

Je me contiens.... Dites-lui bien que la crainte de le compromettre me donnera la force nécessaire... mais qu'il vienne lui-même ; je vous en supplie... Après tant de vains désirs et de larmes, qu'il n'éloigne pas d'un instant mon bonheur... qu'il vienne rassurer sa fille chérie, en l'arrachant à ses persécuteurs.

JACQUES, à part.

Chère enfant! (*haut.*) Je n'ose....

HENRIETTE.

Je resterai calme, je vous le promets... Je sais qu'il y va de la vie.... Oh ! prenez pitié de mon trouble, de mon amour. Promettez moi de me conduire dans ses bras...

JACQUES, soulevant sa barbe.

Eh ! bien je ne résiste plus... Ma fille, viens sur mon cœur.

HENRIETTE, le reconnaissant.

Vous... dans quel état, oh ! mon Dieu !

JACQUES a vu Ricard et reprend ses manières accoutumées.

Silence...

SCENE XIX.

JACQUES, HENRIETTE, RICARD, ROSE, GERMAIN.

GERMAIN, à Ricard.

Tenez Monsieur.

HENRIETTE, prenant le bras de Jacques, avec un effroi involontaire.
Le voilà.

RICARD.

Avec ce maudit pauvre à présent... Quelle affaire peut l'obliger... Je n'y tiens plus... Je veux connaître... (*Il s'approche d'Henriette.*) Mademoiselle, voulez-vous bien permettre que je vous accompagne. (*Il lui présente la main.*)

HENRIETTE, avec un mépris involontaire.

Vous, Monsieur ? (*Après un geste significatif de Jacques.*) Je vous remercie ; le bras de Rose me suffit.

RICARD.

Pourtant, au point où nous en sommes, il serait plus convenable...

JACQUES, se mettant entr'eux.

Le plus convenable serait de respecter les intentions de mademoiselle ; elle est libre encore de ses volontés...

RICARD, à Henriette.

De quel droit ce misérable ose-t-il toujours se mêler ?...

GERMAIN, bas, derrière son maître.

Monsieur, ne vous y frottez pas ; le gaillard a des amis dans le quartier qui nous feront un mauvais parti, vous le savez...

RICARD, en colère.

Eh qu' m'importe ! (*Il salue Henriette, effrayée.*) Je n'insisterai point, mademoiselle. (*En s'éloignant.*) Mais de main vous m'appartiendrez, et je saurai mettre ordre à de pareils caprices

JACQUES, au milieu de la scène, montrant du doigt à Ricard le côté opposé, et s'adressant à Henriette.

Allez, mademoiselle, l'audace des méchants n'est plus à craindre, lorsqu'ils sont démasqués... Regagnez en paix votre demeure. Le ciel et votre père veillent sur vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente le quai aux Fleurs ; à droite le trottoir. Au milieu, un double escalier qui conduit à la rivière ; à gauche les boutiques, la grille du passage du Prado ; la boutique de Carillon, marchand de vin. Au dernier plan une belle Maison avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Deux Hommes en redingotte bleue.

Au lever du rideau, la boutique du marchand de vin est éclairée, et l'on entend de l'intérieur, un chorus de buveurs.

C'est à boire, à boire, à boire

C'est à boire qu'il nous faut.

Pendant ce chœur, l'un des deux hommes s'approche de la maison de Dumont, et semble regarder s'il y a du monde dans l'intérieur ; l'autre se promène sur le quai. Le premier vient le rejoindre. Tous les deux marchent vers le bout du quai, et s'éloignent au moment où la porte du cabaret s'ouvre. De temps en temps on les voit reparaitre pendant la scène suivante, ce qui occasionne la réflexion de Morin. Au moment du chœur, un bat-telleur indien et des femmes de sa bande, vêtues en costume du pays et recouvertes de pelisses et de manteaux, entrent dans le cabaret qu'ils voient éclairé.

SCÈNE II.

JACQUES, MORIN. Ils sortent du cabaret.

MORIN.

Ah ! les braillards ! au reste qu'ils chantent, ils n'ont pas à moi pendant ce temps là, et j'suis bien aise de prendre un peu l'air ; c'est un véritable étouffoir qu'ce petit cabinet où nous nous étions fourrés.

JACQUES.

Enfin, mon cher Morin, voilà ma vie toute entière.

MORIN.

Je n'avais pas besoin de connaître votre existence passée, pour vous rendre le service que vous me demandez. J'ai surtout senti c'que j'vous devais, aujour'd'hui qu'il a fallu rendre mes petits comptes à mon fils, en me r'mariant. Avant de vous connaître, je n'savais pas tracer une lettre, former un chiffre, et grâce à vous, j'calcule comme un maître d'école.

JACQUES.

Ne me parlez point de cela, mon ami, votre obligeance va me

rendre au centuple, le peu que j'ai pu faire pour votre utilité.

COEUR de Baveurs, dans l'intérieur

C'est à boire, à boire, à boire,

C'est à boire qu'il nous faut

(*On applaudit*) Bravo! bravo!

MORIN.

Allons, en v'la encore une de chantée.

JACQUES.

Ils vont s'apercevoir de votre absence.

MORIN.

Bath! tant qu'ils auront du vin et des poumons, soyez tranquille! et pour le vin, j'ai dit qu'on n'épargne pas. D'ailleurs, ils me croient passé sur les bateaux, afin d'voir si tout est prêt pour la danse, pendant que ma femme est avec la première demoiselle, à s'faire coiffer dans la salle du bas.

CHOEUR.

J'espère que c'est bien (*dis*)

Heim,

Agir en Épicurien.

MORIN.

Vous entendez; qu'ils m'attendent patiemment. Dites donc Jacques, dans vot'histoire y a une chose que j'aurais voulu savoir, et c'est justement celle que vous ne m'avez pas dite; pourquoi qu'un homme d'éducation comme vous, a préféré c'habit de pauvre?

JACQUES.

Ce déguisement n'excite point l'envie, et j'ai pensé qu'il m'offrirait plus de sécurité.

MORIN.

Dites-donc, en parlant de sécurité, il me semble que v'la des hommes qui rodent ici autour, on dirait que c'est des gardes du Commerce... Vous ne pensez pas...

JACQUES.

Ah je n'ai rien à craindre, rien en moi ne saurait éveiller des soupçons.

MORIN.

Tant mieux. Eh bien! voilà qui est dit: amenez votre fille quand vous voudrez. Je mets à sa disposition, ma femme, nôtre lit et tout ce que je possède. Vous avez du temps d'avant vous... Moi je n'danse guère; dès que j'entendrai sonner onze heures à Notre-Dame... je remontrai des bateaux sur le quai, pour savoir si vous n'aurez pas besoin de moi. Nous ne mettrons personne dans la confidence, et vous s'rez maître de prendre avec votre fille le parti qui vous conviendra mieux. (*On entend dans l'éloignement un orgue et deux violons.*)

JACQUES.

Merci, Morin, je n'oublierai point votre bon cœur .. en attendant ce moment, dont l'approche m'agite malgré moi... je vais réfléchir à mon entreprise et à ma situation.

MORIN.

Vous ne voulez pas auparavant vous rafraîchir un peu l'estomac ?

CHOEUR.

J'spère que c'est bien (*bis*)
Heim,
Agir en Epicurien.

MORIN.

Comme y disent, ça vous donnera des forces.

JACQUES.

Oh ! j'en ai, c'est du sang-froid qu'il me faut surtout, et je ne le trouverais point au cabaret. Sans adieu.

MORIN.

Au revoir. (*Au moment où le chœur chantait le refrain, le joueur d'orgue est entré en scène avec un violon et un tambour de basque. Ils se sont arrêtés au milieu de leur air pour savoir de quel côté partent les voix. Alors le joueur s'est adossé au quai, vis-à-vis du cabaret. Le joueur commence la ritournelle, Morin s'arrête pour écouter, et des bateliers, des blanchisseuses et autres personnes de la nûce sortent du cabaret pour entendre le joueur, et l'entourent pendant cette ritournelle.*)

UN MARINIER, en dedans.

Eh ! les autres, venez donc, vous d'mandiez de la musique, en voilà. (*Il sort.*) Attends, mon vieux, attends que nous y soyons tous.... Garçon, un verre de vin à monsieur. (*Il lui en passe ne bouteille.*) Bois à même, ça t'éclaircira la roalade. Vous, la petite mère, donnez-moi vot' cahier.

SCÈNE III.

MORIN, LE JOUEUR D'ORGUE, BATELIERS, BATELIÈRES,
BLANCHISSEUSES, LA CHANTEUSE.

LA CHANTEUSE.

Tenez, monsieur, choisissez : il y en a de quatre, de six et de douze pour les amateurs. Si vous voulez la romance, nous vous chanterons : les Canards ou les Plaisirs de la vie champêtre.

LE BATELIER.

Quelque chose de gai.

LA CHANTEUSE.

Voulez-vous la Maille rempue, ou les Filets de l'hymen ?

LE BATELIER.

Chut ! un jour de nôce n' parlez pas d' ça.

LA CHANTEUSE.

Eh bien, choisissez c'que vous voudrez (*Elle lui donne un cahier.*)

LE BATELIER.

Pour la peine, nous vous emmenerons avec nous là bas, et vous ferez un'bonne journée c'te nuit, si vous nous faites plaisir.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, la MARIEE, JEAN, MARGUERITE.

JEAN à sa mère.

Venez, j'vous dis, y a toujours quelque chose à gagner où on s'amuse. N'y a rien qui humanise comme le plaisir. (*La mariée sort du cabaret avec la première demoiselle.*)

TOUS.

Ah! v'là la mariée! v'là la mariée!

MORIN.

Eh ben, mes enfans, puisque ces dames sont prêtes, nous allons descendre sur les bateaux.

LE BATELIER.

Laissez donc, c'est pas encore arrangé. Commençons toujours à danser ici.

LA CHANTEUSE.

Tenez, M. le batelier, v'là un ronde nouvelle, *le petit Jardinnet d'amour* :

LE MARINIER.

Ah! le p'tit jardinnet! Vous trouviez que ça f'rait trop d'poussière de la danser là haut; là bas n'y aura pas assez de place pour faire le grand rond. Eh bien, faut la danser ici..... pas vrai, mam'la mariée? al's'ra de circonstance aussi bien. (*Elle fait signe de la tête.*) La mariée dit oui.....

JEAN.

(*Qui, pendant que le marinier parlait, s'est glissé près de la mariée*) Madame la mariée, une petite charité, si vous plaît: qui dit jolie dit bonne. Vous n'ferez pas mentir le proverbe. (*La mariée demande de l'argent à son mari, qui lui tend sa bourse. Elle y prend une pièce qu'elle donne à Jean.*)

MORIN.

C'est toi, Jean. Il me semble que tu fais une bonne soirée avec ma femme.

JEAN, retournant à Marguerite.

Tenez, ma mère, voyez-vous, encore deux francs. (*Plus bas.*) J'connais les faiblesses de vot'sexe, moi.

MARGUERITE.

Moi, je n'ai jamais connu que l'ingratitude d'utien.

LE BATELIER, au violon et à l'orgue.

Accompagnez-nous ça dru, faufans. (*A la noce.*) Allons, vous êtes prêts.... R'prenez-là ferme. (*Les ronds se forment.*)

PREMIER COUPLET.

(*) Au p'tit jardinnet d'amour,
Voulez-vous, Belles, faire un tour;
en chemin,
Donnez-moi la main. (*bis.*)

(*Dames font résistance.*)

Quoi cela vous coûte?

(*Les Dames donnent la main.*)

Gai, gai mettez-vous en route,
Je me tairai, je me tairai, je me tairai
Sur tout ce que je ferai.

(*Grand rond.*)

CHŒUR.

Quoi cela vous coûte ? etc.

2^e COUPLET.

Au p'tit jardinnet d'amour,
Comme on peut s' perdre en main détour ;
V'là mon bras

Pour guider vos pas. *bis.*)

(*Les Dames hésitent.*)

Quoi cela vous coûte ? (*bis.*)

(*Elles se décident.*)

Gai, gai, mettez-vous en route, etc.

(*Promenade.*)

CHŒUR.

Gai, gai, gai, mettez-vous en route, etc.

3^e COUPLET.

(*) Au p'tit jardinnet d'amour,
Comme on fait grand chemin dans un jour ;
Faut s'enlacér ,

D' peur de s' lasser. (*bis.*)

(*Les Dames refusent.*)

Quoi cela vous coûte ? (*bis.*)

(*Elles se laissent prendre la taille.*)

Gai, gai, gai, mettez-vous en route, etc.

(*Walse.*)

CHŒUR.

Gai, gai, gai, etc.

4^e COUPLET.

Au p'tit jardinnet d'amour,
Sans rien dire on s' comprend toujours.
M'aimez-vous !

Qu' vos yeux parlent pour vous. (*bis.*)

(*Les Dames restent les yeux baissés.*)

Quoi cela vous coûte ?

(*Elles regardent leurs danseurs.*)

Gai, gai, mettez-vous en route, etc.

(*Tour de main sur place.*)

CHŒUR.

Gai, gai, mettons, etc.

5^e COUPLET.

Au p'tit jardinnet d'amour,
Quand on obtient l' coup d'œil du r'tour ;
On d'mande à g'uonx
Le mot si doux (*bis.*)

(*Le danseur met un genou en terre.*)

Quoi cela vous coûte ? (*bis.*)

(*Les Dames répondent.*)

Gai, gai, gai, mettez-vous en route, etc.

(*Grand rond.*)

CHŒUR.

Gai, gai, etc.

(*)

6^e COUPLET.

Au p'tit jardinnet d'amour,
Quant on s'est dit j'aim' tour à tour,
Il faut se laisser (*bis.*)

Embrasser ,

(*Refus de la part des Dames.*)

Quoi, cela vous coûte ?

Gai, gai, gai, mettez vous en route, etc.
(*Promenade.*)

CHŒUR.

Gai, gai, gai mettons nous en route, etc.

7^e COUPLÉ.

Au p'tit jardinet d'amour,
Comm' chacun doit avoir son tour,
Il faut oser (*bis.*)
Rendre un baiser.

(*Réfus très-prononcé.*)

Quoi cela vous coûte ? (*bis.*)

(*Elles se décident.*)

Gai, gai, gai, mettez vous en route, etc.
(*Walse.*)

CHŒUR.

Gai, gai, gai, etc.

MORIN, interrompant le batelier, qui va reprendre le couplet suivant.
Mon garçon, passe les deux suivans... à cause des dames, vois-tu.... et arrive au dernier.

LE BATELIER.

Eh ben, va ! C'est dammage, pourtant.

10^e ET DERNIER COUPLÉ.

(*) Au p'tit jardinet d'amour,
Comm' partout, y a l'tour et le r'tour,
Il faut finir
Par s'en r'venir (*bis.*)

(*Signe d'humeur de la part des Dames*)

Quoi cela vous coûte ? (*bis.*)

(*Elles se décident*)

Gai, gai, gai mettez vous en route.
J' s'rai discret, je s'rai discret, je s'rai discret
Sur tout ce que j'v' us ai fait.

CHŒUR.

Gai, gai, gai mettons nous en route, etc.

MORIN.

Eh bien ! voyons à présent : descendons.

Le premier BATELIER.

Est-il pressé, c'père Morin ; est-il pressé ! Laissez-moi donc... j'ai demandé à l'Indien, qu'est là avec ses femmes, un plat de son métier : ça s'ra comme aux fêtes des grands seigneurs, bal, concert et comédie.

MORIN.

T'as raison,

TOUS.

Ça va. (*On entre pour avertir l'Indien.*)

JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça, un Indien.

LE BATELIER.

C'est un homme d'Inde, comme toi t'es de Paris.

JEAN.

C'est-à-dire que c'est tout bonnement des pauvres qui d'mandent la charité avec leurs jambes.

MORIN.

Laissez donc. C'est ce fameux Indien qu'allait pas à moins de six francs dans les belles sociétés, et qui ne travaille en plein air que pour se mettre à la portée des p'tites gens.

JEAN, sortant du cabaret..

Et y gobe ça, le père Morin; dites donc que c'est d'la marchandise au rabais. C'est toujours comme ça à Paris, quand la vogue est passée.

Pendant ce dialogue, arrive une Alsacienne avec des balais; le premier batelier veut acheter ce qui lui en reste; tandis qu'on la paie, un marchand de figures de plâtre vient offrir sa planche chargée de petits bustes; les enfans en achètent. L'Alsacienne et le Marchand font une reconnaissance grotesque; on les engage à danser ensemble la danse de leur pays. Cette danse achevée...

JEAN, sortant du cabaret.

Eh bon! tenez, v'la vos Indiens qui viennent. (*L'Indien sort du cabaret avec une Africaine, une Cosaque, une Espagnole et une Anglaise. Ils déposent leurs manteaux sur un tapis au fond, tout le monde se groupe autour d'eux.*)

L'INDIEN.

Nous allons commencer nos exercices. L'africaine. (*Pas nègre.*)

L'INDIEN, annonçant.

La cosaque. (*Pas cosaque.*)

L'INDIEN, annonçant.

L'Espagnole! (*pas espagnol.*)

L'INDIEN, de même.

L'anglaise! (*pas anglais.*)

L'INDIEN.

L'homme d'Inde. (*Il danse avec des cymbales, ses femmes l'entourent et se groupent autour de lui lorsqu'il s'écrie: tableau final.*)

JEAN, à sa mère.

Vous voyez ben tout ça : y viennent du Congo comme moi... C'est des fileuses de coton d'la rue Mouffetard, avec un coco de garçon brasseur qu'on a mis à la porte parce qu'i faisait plus de farces que de pots de bière.

LE BATELIER.

Qu'est-ce que ça t'fait ?

JEAN.

Ça m'fait, ça m'fait du tort : puisqu'ils avaient un métier, pourquoi qu'ils empiètent sur l'nôtre. (*L'Indien fait le tour de la société avec un tambour de basque.*) Tenez, r'gardez plutôt.

LE BATELIER.

Faut que tout l'monde vive, les fileuses de coton et les garçons brasseurs comme les autres.

MORIN.

Tout ça, c'est bon : mais, entendez-vous ? (*Des violons jouent sur les bateaux.*) V'là les contredanses qui nous appellent (*Aux batteleurs, qui remettent leurs pelisses par-dessus leurs habits de danse.*) Bonsoir, les amis. A notre tour. (*Ils descendent sur les bateaux sur la ritournelle de la ronde.*)

SCÈNE V.

ARMAND seul. Il entre par le pont.

Voici l'heure assignée... par Jacques. (*Il se promène.*) S'il allait me manquer de parole..... Oh, non, ses discours respiraient la bonne foi. (*Il regarde de tous les côtés.*) Cependant il n'arrive point.

SCÈNE VI.

ARMAND, RICARD, ROSE.

(*Ricard est déjà hors de la maison. Rose l'appelle du balcon.*)

ROSE.

Monsieur Ricard !

ARMAND, à part.

Ricard !

ROSE, toujours au balcon.

Monsieur vous prie de ne point oublier de porter au notaire le papier de la tutelle.

ARMAND à lui-même.

C'est mon odieux rival.

RICARD à Rose.

Oui, oui, qu'il soit tranquille.

ARMAND, de même.

Il se livre à ma fureur.

RICARD, toujours à Rose.

Et toi, recommande bien à Joseph que les chevaux soient à la voiture demain de bonne heure.

ARMAND, à lui-même.

Demain.... Et je laisserais échapper.... Non.

RICARD, toujours à Rose.

Je serai exact au rendez-vous.

ROSE rentrant.

Oui, monsieur. (*Elle referme la fenêtre..*)

SCÈNE VII.

ARMAND, RICARD

ARMAND.

Au rendez-vous.... Il m'en faut un auparavant celui dont vous parlez.

Le Pauvre de l'Hôtel-Dieu

RICARD.

Vous voudrez bien me dire quel motif vous conduit ?

ARMAND.

La haine.

RICARD.

La haine.... Qui donc êtes-vous ?

ARMAND.

Ton rival.

RICARD.

Ah ! j'entends.... vous voulez....

ARMAND.

Ta vie.

RICARD.

Ceci devient sérieux.... Alors c'est à M. Armand que j'ai l'honneur..... Je ne m'attendais pas....

ARMAND.

A me trouver sur ton passage ?

RICARD.

Je n'en suis pas moins charmé de faire la connaissance d'un homme de mérite....

ARMAND.

Trêve de raillerie.

RICARD.

Raillerie à part, quoique occupé d'affaires très-sérieuses, si j'avais seulement une arme.....

ARMAND, ouvrant sa capote.

En voici deux.

RICARD.

Ah ! il paraît qu'il m'attendait ... Il a pensé à tout, à la bonne heure.

ARMAND.

Viens, misérable, viens recevoir....

RICARD.

Des injures ne sont pas des coups d'épée.... Je vous prévient que je suis d'assez belle force; modérez-vous.

ARMAND.

En garde, et défends-toi.

RICARD.

Vous êtes familier. On peut croiser le fer et y mettre de la politesse. (On voit Germain traverser le pont et passer près de son maître, lorsque celui-ci dit à Armand :) Je suis tout à vous du reste.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, GERMAIN.

GERMAIN s'arrêtant à cette voix.

Est-ce vous, monsieur ?

RICARD à Germain.

Oui, c'est moi.

GERMAIN s'approche.

J'allais chez M. Dumont vous prévenir qu'on est venu pour vous arrêter sur la plainte du banquier de Lyon. J'ai répondu que vous étiez à la campagne; mais les porteurs du mandat n'ont pas voulu le croire.

RICARD.

Retourne à l'hôtel... Tâche, avant leur arrivée, d'enlever mon porte-manteau et de le rapporter chez Dumont.

ARMAND, qui s'est contenu à peine, frappe du pied.

Ma patience est à bout !

RICARD.

Je suis à vos ordres.

GERMAIN.

Quest-ce donc, Monsieur ?

RICARD.

Cours. (*Il le met dehors la scène, et revient à Armand.*) C'est que ce n'est pas tout de se couper la gorge, il faut encore que les affaires aillent leur train. J'entends du bruit.

ARMAND.

Entrons dans la rue Neuve.

RICARD.

Entrons, nous serons plus à notre aise.

SCÈNE IX.

ARMAND, RICARD, HENRIETTE, puis MORIN.

(*Onze heures sonnent. Pendant la dernière partie de l'entretien, au premier coup de l'horloge, on a vu Jacques venir par le fond, et Henriette ouvrir doucement la fenêtre qui donne sur le balcon, au moment où Ricard et Armand prennent le côté. Henriette s'avance tout-à-fait en prêtant l'oreille et en cherchant à distinguer à travers les ténèbres.*)

JACQUES.

Onze heures sonnent..... (*Jacques s'avance.*) J'aperçois de la lumière... Henriette m'attend. (*Jacques se place devant la porte. Elle, se met au balcon, dont elle laisse la fenêtre ouverte.*)

HENRIETTE,

M. Jacques, est-ce vous ?

Qui, c'est moi.

JACQUES.

Je descends. (*Elle arrive à la porte où Jacques la reçoit.*)

HENRIETTE.

JACQUES.

Henriette, ne crains plus rien.

Mon père!

HENRIETTE.

Viens, suis mes pas.

JACQUES.

HENRIETTE

Oui, fuyons. Je tremble que quelqu'un.....

JACQUES.

Da courage et point de bruit.

(*Morin commence à paraître dans l'escalier qui conduit à la rivière. On entend le cliquetis des épées.*)

HENRIETTE.

Mon père, entendez-vous? (*Ricard pousse Armand, qui ne se tient sur la défensive qu'en reculant.*) Entendez-vous?

RICARD.

Prenez-garde à vous, M. Armand.

JACQUES, indécis.

Les malheureux se battent!..... C'est Armand!

MORIN, au haut des degrés.

Père Jacques!.....

HENRIETTE.

Il va périr, mon père!

JACQUES.

Oh! Morin (*Lui donnant la fille.*), garde ce trésor que je te confie. (*Armand, poussé vivement, perd l'équilibre et vient tomber la main gauche contre terre. jusqu'aux pieds d'Henriette. Ricard lève l'épée pour frapper son adversaire.*)

(*Jacques, la lui arrachant.*)

Arrête, Ricard, c'est bien assez d'être un faussaire, ne deviens point un assassin!.....

RICARD, lâchant l'épée malgré lui.

Qu'ai-je entendu?

ARMAND, relevé.

C'est vous, Jacques!

RICARD.

Encore ce misérable pauvre.

ARMAND.

Laissez-moi venger mon injure.....

JACQUES, montrant l'épée qu'il tient, et saisissant celle d'Armand.

Il ne peut plus se défendre. (*Il jette les deux épées dans le*

fleuve.) Allez donc chercher d'autres armes. (*Il prend Armand par la main.*) Insensé! qui n'avez pas craint de compromettre une existence qui appartient à une autre.

ARMAND.

Compromettre..... Dites-moi....

JACQUES.

Rien.... Eloignez-vous.....

ARMAND.

J'obéis, mais daignez m'apprendre...

JACQUES.

Par vos jours que j'ai sauvés, par votre amour, obéissez, c'est Henriette qui vous l'ordonne. (*Armand sort désespéré.*)

RICARD.

Qu'elle est donc l'influence de cet homme surtout ce qui l'entourte, et sur moi-même? Il revient, sachons ce qu'il va faire.

JACQUES, à lui-même.

On ne tardera pas à découvrir la fuite d'Henriette.

RICARD.

La fuite d'Henriette!

SCÈNE X.

Les Mêmes, MORIN.

JACQUES.

Hâtons-nous de la mettre en sûreté. (*appelant du haut de l'escalier qui donne sur les bateaux.*) Morin, Morin, partons..

MORIN.

Dans les rues environnantes on peut vous arrêter. Dans la cabanne du grand bateau... l'on ne viendra point la chercher là!

JACQUES vivement.

Eh bien oui... cachons la.

MORIN.

Ne venez point avec nous... connaissez d'abord ce qui se passe et vous nous rejoindrez. (*Il emmène Henriette.*)

JACQUES.

Oui, veille bien sur ma fille chérie.

RICARD.

Sa fille, c'est donc lui.

Jacques revient en scène ; il avance toujours, mais voyant quelqu'un, il recule. Ricard lui prend le bras et le ramène en scène.

SCÈNE XI.

RICARD, JACQUES.

Rainville.

RICARD.

Il m'a reconnu.

JACQUES.

Vous ne tremblez point à m'entendre prononcer ce nom.

JACQUES.

C'est celui d'un honnête homme.

RICARD.

Condamné.

JACQUES.

Par la justice des hommes.

RICARD.

A une peine infamante.

JACQUES.

Que vous avez méritée.

RICARD.

Que vous subirez si je prononce un mot.

JACQUES.

Vous le proncerez, Ricard.

RICARD.

Oui, si vous ne me rendez Henriette.

JACQUES..

Henriette.

RICARD.

Les lois vous ont ôté le droit d'en disposer.

JACQUES.

La nature me l'a rendu.

RICARD.

Pour un moment.

JACQUES.

Pour toujours.

RICARD, à part.

Sa fermeté m'épouvante. (*haut.*) Rainville, votre condamnation est mon ouvrage, je l'avoue. Je peux vous réhabiliter, sans me compromettre.

JACQUES.

Vous ne le ferez pas.

RICARD.

Voulez-vous la preuve de ma sincérité.

JACQUES.

Je ne crois qu'à la sincérité de votre haine.

RICARD.

Donnez-moi la main de votre fille.

JACQUES.

Jamais.

RICARD.

Son tuteur me l'accorde.

JACQUES.

Elle est hors de son pouvoir.

RICARD.

Je veux la tenir de vous.

JACQUES.

Parce que nul autre que moi ne peut à présent vous la livrer.

RICARD.

Lorsque vous me bravez, ainsi vous oubliez l'arrêt qui vous condamne... Je puis le faire exécuter.

JACQUES.

Que m'importe.

RICARD.

Vous ne craignez donc pas l'infamie ?

JACQUES.

Maintenant que ma fille connaît mon innocence, je suis tranquille.

RICARD, à part.

Rien ne peut l'émouvoir. (*haut.*) Ainsi vous ne voulez pas décidément que mon mariage avec elle devienne la garantie d'un accord entre nous ?

JACQUES.

Vous me faites pitié.

RICARD.

Je voulais vous rendre l'honneur et vous sauver, maintenant...

JACQUES.

Quand je vous disais que vous ne le feriez pas. Vous avez pensé m'effrayer... obtenir Henriette... sa fortune surtout !

RICARD.

Eh qui défendra ta fille et sa fortune, quand tu sera flétri, traîné loin d'elle, jeté dans les fers, et parmi les plus misérables des hommes.

JACQUES.

Libre, elle pourra faire entendre sa voix aux pieds des tribunaux.

RICARD.

Tu te trompes; elle doit retomber sous l'autorité de son tuteur.

JACQUES.

Elle n'y rentrera point ; elle aura toujours assez du travail de ses mains pour vivre ignoré jusqu'à l'âge qui la rend maîtresse d'elle-même. .. Alors il faudra bien que Dumont réponde des biens de sa pupille. En abusant la justice sur mon compte, vous n'avez pu, ton complice et toi, entraîner ma fille dans ma ruine ; mais tu voulais l'enchaîner à ton sort, pour arriver à ton but, la possession de tous mes biens.... Tu ne recueilleras pas ce fruit de ton crime... tu n'en auras que la honte ; et ne semble-t-il pas déjà, à ton air de confusion en m'écoutant, que l'arrêt qui me condamne pèse sur ta tête coupable... Tu descends dans ta conscience ; elle juge entre nous deux, et tu comprends pourquoi je ne voudrais pas changer ma situation contre la tienne.

RICARD.

Eh ! bien oui, ma conduite en vers vous est odieuse, Rainville ; mais ne repoussez point mes remords. Laissez-moi la possibilité de faire éclater votre innocence, de vous rendre l'honneur aux yeux d'un monde qui juge sur les apparences, et devant le tribunal duquel je puis seul vous absoudre.

JACQUES.

Épargnez vous des tentatives inutiles. N'eussé-je pour sauver mes jours d'autre moyen que de vous donner ma fille, je n'hésiterais point à porter de préférence ma tête sur l'échafaud. (*Il va pour descendre vers les bateaux.*)

RICARD, l'arrêtant.

Eh ! bien, vieillard opiniâtre, viens donc devant la justice, qui te réclame, subir.... (*Il veut l'entraîner.*)

JACQUES, le repoussant.

La moindre violence vous serait fatale..... (*Il montre les bateaux.*) Voyez nos défenseurs de ce matin, à ma voix....

SCÈNE XII.

Les mêmes, MORIN.

MORIN.

Eh ! bien Jacques, votre fille inquiète.... m'envoie...

RICARD.

Elle est là !

JACQUES.

Malheureux, que fais-tu ? tu la livres.

MORIN.

La livrer ! je leur défie d'arriver la prendre. Y m' vient une idée... V'nez, v'nez... (*Jacques descend avec Morin.*)

RICARD.

Et je ne puis le retenir... Tous ces misérables viendraient m'assaillir.. Et Germain ne me rapporte point de nouvelles; et Henriette, si je m'éloigne, ils peuvent m'échapper. D'ailleurs, Dumont seul a droit sur sa pupille. Eh! bien... (*Il court frapper chez Dumont. A un valet.*) Préviens ton maître que sa pupille est enlevée. Dis lui qu'il envoie chercher main-forte... Je t'attends sur cette place... Mais non, cours toi-même... (*Le valet sort.*)

SCÈNE XIII.

RICARD, GERMAIN.

(*On voit un des individus de la première scène devant la porte de Dumont; un autre se montre dans la petite rue, à côté de Carillon; un autre encore paraît à la tête du pont. Germain accourt; il va pour entrer chez Dumont, il aperçoit le gardien à la porte. Pendant ce temps, Ricard a tourné la tête, et comme le jour paraît, il voit Germain et court à lui.*)

GERMAIN.

Monsieur, vous vous perdez. On s'est présenté à l'hôtel une seconde fois pour vous arrêter... Ils m'ont reconnu pour votre domestique, car je les ai vu me suivre; j'ai fait un détour par la rue de la lanterne; mais voyez... (*Il lui montre l'individu planté sur le seuil de la maison de Dumont.*)

RICARD.

Dieu... que faire!... par la petite rue... (*Un des gardiens débouche et s'avance.*) C'est fait de moi.

GERMAIN

Fuyez par le pont; il ne passe point encore de monde...

RICARD.

Morbleu! est-ce que je perdrais la partie... (*Il se dirige du côté du pont, lorsqu'il arrive pour passer, un troisième se présente.*) C'est trop fort, par exemple. (*Les gardes s'avancent et se réunissent.*) C'est à-dire qu'ils pensent me tenir... Ils ne connaissent pas toutes mes ressources.

GERMAIN.

Qu'allez vous faire?

RICARD.

Prendre un chemin qu'ils n'ont pas gardé. (*Il monte sur le parapet, et dit aux gardes.*) Messieurs, qui m'aime me suive. (*Il se précipite.*)

GERMAIN regarde.

Ah! le malheureux! s'il passe sous les bateaux, à quoi lui sert vira de savoir nager. (*Les gardiens, au bruit de la chute, se sont élancés sur le pont, comme pour lui voir prendre le courant et l'arrêter à l'autre bord. Au moment où Ricard s'est précipité, on a entendu des cris; des gens de la noce, hommes et femmes, remontent précipitamment en scène.*)

MARGUERITE. appuyée sur le parapet.

Il ne s'attendait pas à celle-là. (*Elle regarde.*) Allons, v'la

encore ce père Jacques, à son âge, se jeter même à la rivière!... Ah! mon Dieu.

GERMAIN, aussi sur le parapet.

Il le tient... Il le ramène. On l'aide à remonter... Ah! le brave homme... Allons, Messieurs les gardes, hardi, attendez-le à l'autre bord.

MARGUERITE, regardant toujours.

On dirait qu'il a perdu connaissance: C' qui y aurait de mieux à faire, ça s'rait d'le monter et d' l'entrer au cabaret.

GERMAIN, voulant descendre.

Vous avez raison, la bonne... et je vais....

MARGUERITE.

C'est pas la peine; attendez, v'là qu'on l'apporte.

SCENE XIV.

MARGUERITE, RICARD, évanoui; JACQUES, MORIN, Bateliers.
Blanchisseuses.

MORIN, pressant des bateliers qui bouchent le passage.

Avancez donc, vous autres.

MARGUERITE, avançant la tête, et à Morin.

Est-ce qu'il est mort?

MORIN.

Non, non. (*Il tient Ricard aidé d'un homme de la noce.*)
Là, déposez le ici. (*A ceux qui l'entourent*) Ecartez-vous un peu.

JACQUES, s'avançant au milieu du groupe, et le reconnaissant, s'écrie à part

Quoi! c'est Ricard que j'ai sauvé!

MARGUERITE, à Jacques.

Il vous a tout d'même ben d' l'obligation, c'tt' homme; et pour peu qu'il soit r'connaissant.

JACQUES.

Je n'y ai point pensé quand je l'ai secouru.

MARGUERITE.

Il étouffe, serré dans son habit comme ça...

JACQUES.

Otez-le lui, et jetez lui quelqu'autre vêtement. (*On lui ôte son habit. Pendant ce colloque, un portefeuille tombe de sa poche de côté, s'ouvre, et des papiers s'en échappent.*)

MARGUERITE, ramassant.

Ah! mon Dieu, v'là ses papiers qui tombent.

JACQUES.

Ramassez-les, Marguerite.

MARGUERITE.

Si y a quelque lettre, ça va faire connaître son adresse.

MORIN.

On pourra le reconduire chez lui.

MARGUERITE, lisant une adresse, tandis que Jacques examine des papiers ouverts.

A. M. Ricard..... Ricard !!!...

GERMAIN, se précipitant à ses côtés, dit à voix basse.
Ne le nommez point.

MARGUERITE, la main sur son cœur.

Ricard! (*Elle l'examine.*) Lui! oh! mon dieu!....

JACQUES, lisant.

Le traité avec Dumont, relatif à mes biens.

MARGUERITE, mystérieusement.

Tenez, serrez soigneusement tout cela, Jacques.

JACQUES, à Marguerite.

Cet homme est l'auteur de tous mes maux.

MARGUERITE, avec anxiété.

Lui! Oh! Jacques, vous ne lui ferez pas de tort, n'est-ce pas?

JACQUES, surpris.

Quel intérêt?

MARGUERITE, d'une voix étouffée.

Quel intérêt?.... C'est mon fils.

JACQUES.

Votre fils!....

MARGUERITE.

C'est le seul être qui m' fasse tenir à l'existence.... Au nom de votre fille... Jacques, sauvez-le!

JACQUES

J'y consens, Marguerite.... (*Aux bateliers qui entourent Ricard.*) Aidons cette brave femme à dérober cet homme aux poursuites.

TOUS.

Oui, oui, Jacques.

GERMAIN, qui était allé vers le fond, revient précipitamment.

Voilà la garde.

MARGUERITE.

(*Elle cache Ricard.*)

Il est perdu.

(*On n'a pas eu le temps de le passer chez Carillon, et l'on se groupe autour de lui pendant que la garde arrive.*)

SCENE XV.

Les Mêmes, un Caporal, Soldats, ensuite HENRIETTE, la Noce, JEAN.

JACQUES bas, à Morin.

Et ma fille?

MORIN, de même.

Soyez tranquille, je réponds d'elle. (*Il descend sur les bateaux.*)

LE CAPORAL.

Jacques le pauvre est-il ici?

JACQUES.

Me voilà.

LE CAPORAL.

Où est la jeune demoiselle qu'on vous accuse d'avoir enlevé à son tuteur.

JACQUES.

Je le dirai à mes juges.

LE CAPORAL.

Emparez-vous de ce vieux pauvre!

TOUS.

Lui!.....

JACQUES.

Point de résistance, mes amis; la justice doit avoir son cours.
Je suis prêt à vous suivre.

LE CAPORAL à deux soldats

Veillez sur lui..... Nous allons descendre sur les bateaux, et nous y trouverons sans doute la jeune personne qu'on a vu s'y cacher.

JACQUES.

Elle est perdue!

LE CAPORAL à deux autres soldats.

Suivez-moi.

JACQUES.

Arrêtez.

MORIN, paraissant au moment où le caporal va descendre.

Place! place! Pardon, monsieur le caporal; voulez-vous permettre à la mariée de passer, s'il vous plaît.

(A ces mots le caporal s'arrête. Ricard, soutenu par sa mère et par Germain, traverse de droite à gauche, entouré de bateliers qui le dérobent aux regards.)

RICARD, reprenant ses sens et regardant autour de lui.

Où suis-je! (Il regarde et aperçoit le pauvre.) Jacques... (remarquant qu'on lui a ôté son habit et tâté sa poche.) Et mes papiers? Il sent qu'il ne les a pas.) Je suis perdu.

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche.

Oui, si tu dis encore un mot.

(Ricard la regarde avec une surprise mêlée d'effroi; pendant le passage de Ricard, Morin a amené; sur le devant de la scène, à droite, Henriette, qu'il tient sous le bras, et qui est couverte des vêtements de la mariée.)

JACQUES, l'apercevant.

Ma fille!

JEAN, la regardant tous les nez.

Tiens la mariée, qu'est mamzelle.

MORIN, lui fermant la bouche.

Veux-tu....

JEAN.

Tiens, j'allais faire une fameuse brioche.... Heim!....

LE CAPORAL, lorsque toute la nêce est remontée.

Descendons maintenant, nous retrouverons sans doute la jeune personne sur les bateaux.

JEAN, à Morin.

Oh! il la gobe joliment, l' caporal, avec ses bateaux. (Il se penche sur le parapet.) Oui, va, cherche ta jeune personne. (Ricard est entré chez Carillon, Jacques est dans les mains des soldats le caporal descend avec ses hommes, Henriette en mariée s'éloigne avec Morin, suivie de la nêce, et la toile baisse sur ce Tableau.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur du local de Marguerite. Tout le gros mur du fond, qui donne sur la place du Parvis, est aux deux tiers démoli, et laisse voir un échaffaudage de maçonnerie, à travers les jours duquel on aperçoit un Diorama de Paris. A droite du spectateur, une porte qui, lorsqu'on l'ouvre, laisse apercevoir un mauvais galletas occupé par cinq ou six mauvais lits. A côté une vieille table vermoulue, des débris, du pain noir, des mets communs et de mauvais couteaux, sont dessus. Au deuxième plan, à gauche, la porte de l'escalier.

SCENE PREMIERE.

Le Maître Compagnon, Maçons.

Au lever de la toile, deux heures sonnent à Notre-Dame. Le maître frappe sur une planche avec une latte pour indiquer la cessation des travaux. Les maçons quittent leur ouvrage. L'un d'eux entre dans la chambre par l'ouverture, une auge sur la tête, et sort par la porte à gauche. La trace des pas doit former de l'échaffaudage à la porte, un chemin blanchi, indiquant un passage fréquenté.

LE MAITRE Maçon, aux Maçons qui déposent leurs outils et qui entrent dans la chambre.

Tiens, la mère Marguerite a fait dîner ses pauvres de bonne heure aujourd'hui; n'y a plus personne. Y sont tous dénichés.

Un Maçon.

A dame elle a d'la besogne, faut qu'elle trouve d'ici à d'main aut'chose pour loger son monde.

LE MAITRE Maçon.

Ah ça oui. L'bourgeois veut bien qu'on laisse encore tranquille aujourd'hui leur chambre à coucher, mais il a promis pour boire, si la mesure est à bas d'main.

Le Maçon.

Ça ne sera pas difficile, ça ne tient plus, tenez (Il donne un coup de hachette, un moellon tombe.) c'est si vieux ça tombe tout seul, il n'y a qu'à souffler d'sus.

LE MAITRE Maçon.

Ah ! l'gros mur extérieur était dur à arracher. A propos, Eh ! la Ramée, Sans-Souci, Sans-Chagrin, faut qu'y soit couché dans la rue avant quatre heures, c'dernier pan d'gros mur ; j'ai donné rendez-vous aux gravatiers avec leurs tombereaux, pour c'theure là. N'y a qu'à attacher une corde au pignon, et ça dégringolera tout d'suite. (*Deux heures sonnent.*)

LE MAITRE Maçon.

Allons, à la soupe.

TOUS.

A la soupe.

Les uns retournent par l'échafaudage, les autres descendent par l'escalier de gauche.

LE MAITRE Maçon, à quelqu'un qu'on ne voit pas.

Entrez la vieille mère.

SCÈNE II.

LE MAITRE Maçon, MARGUERITE, RICARD.

MARGUERITE, entrent.

Ah mon Dieu ! nous v'la tout à jour.

Le MAITRE Maçon.

Ah dam oui, vot' salle à manger est un peu élargie, mais nous n'abattrons aujourd'hui que l'devant sur la place, on n'touch'ra pas au dortoir de vos pensionnaires avant d'main.

MARGUERITE.

C'est heureux en vérité, n'pas laisser tant-seulement au pauvre monde le temps de se retourner. (*A Ricard, qui la tête à la porte de l'escalier, hésite à entrer.*) Monsieur, n'avez pas peur, il a bien fallu que j' m'accoutume a être logé comme ça. (*au maitre maçon.*) C'est un Monsieur du bureau de charité.

LE MAITRE Maçon.

Ah ! Monsieur, je vous demande ben pardon. (*Il sort, et descend par l'escalier.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, RICARD.

MARGUERITE.

Nous y voilà.

RICARD.

C'est ici... (*se jettant sur un siège.*) C'est bien haut.

MARGUERITE.

C'est bien haut ! dam oui, c'est bien haut.

RICARD.

Dans quel misérable grenier me conduisez-vous.

MARGUERITE.

Encore ben heureux d'l'avoir tout misérable qu'il est ! Si tu ne m'avais pas réduite à tendre la main pour vivre, j'srais mieux logée.

RICARD.

Ah ma mère !... long-temps éloigné de Paris, par des circons-

tances impérieuses, j'étais loin de penser, lorsque j'ai été vous demander à votre ancienne demeure.

MARGUERITE.

T'a donc été me d'mander ?

RICARD.

Sans doute. On m'a dit que vous aviez disparu, mais personne du voisinage n'a pu m'apprendre où vous étiez.

MARGUERITE.

Pardine voulais-tu qu'après avoir eu un bon fond de mercerie, qui n'devait rien à personne, j'aie me montrer en guenilles à nos connaissances, pour faire pitié à ceux à qui j'faisais envie ?

RICARD, d'un air hypocrite.

Ah vous aviez raison... et vous me voyez au désespoir d'être cause... pardonnez aux extravagances d'un fils qui s'est bien des fois repent... Allez, ma mère, je suis bien malheureux ! Prêt à devenir, il y a quelques heures l'époux d'une jeune personne fort riche, j'aurais pu vous conduire près d'elle, vous rendre la vie plus douce, mais le sort... (*Il se frappe le front.*) Ayez pitié de ma position, mille dangers m'environnent.

MARGUERITE.

Ne te donne pas tant de peine pour m'attendrir va ; malgré tout c'que je pense, tout c'qu'on m'a dit, j'suis ta mère et tu me retrouves encore prête à te servir, ingrat.

RICARD. Il lui prend la main,

Que de bonté au milieu de votre juste ressentiment !

MARGUERITE.

Plus tard nous verrons... Nous n'avons pas le temps de nous expliquer à présent. L'bon Dieu voit dans ton cœur comme dans l'mien, et y nous trait'ra chacun s'lou nos mérites. J'ai pensé plus d'une fois qui n'ma mis si bas que pour me punir de ma faiblesse pour toi.

RICARD, inquiet.

Ma mère, si l'on venait...

MARGUERITE.

Il faut d'abord, comme j'tai dit, mett'de côté ta toilette... On trouverait surprenant d'te trouver... Les maçons, quand y vont r'venir.... (*Tout en parlant, elle ouvre la porte, et décroche des habits.*) V'là les vêtemens de dimanche de Jean... Tu ne pensais pas qu'un jour tu s'rais trop content d'échanger ton bel habit contre celui d'un malheureux. C'est tout ce qui reste à ton pauvre frère....

RICARD.

Il pourrait nous surprendre et vouloir...

MARGUERITE.

Couvre-toi vite, et ne crains rien... Il est retourné à sa place. j'irai le prévenir tout doucement : c'est un bon garçon. lui!..... Quoique je le brusque souvent, y n'voudrait pas m'causer d'chagrin (*Elle lui arrange son habit*) V'là pourtant comme j'ai toujours fait, dépouillé l'bon pour couvrir....

RICARD, *l'interrompant.*

Je resterai donc ici jusqu'à la nuit.

MARGUERITE.

Jusqu'à demain plutôt, tu sortiras avec les autres, comme pour aller t'mettre sur quelque pont, ou à la porte des marchés. (*Elle regarde dans le dortoir.*) J'ai pas de matelas libres, c'est égal, tu t'jetteras sur le mien, ça n's'ra pas la première fois que j'aurai veillé pour toi...

RICARD.

Et vous ne craignez pas qu'un nouveau visage ne paraisse suspect à vos habitués?

MARGUERITE.

Tu t' coucheras avant leur retour, et j' leur ferai un conte... Attends, ... car faut tout prévoir, si t'avais besoin d' te sauver, tu passerais par les combles, qui font comme un mauvais étage, au-dessus oùsqu'on monte par cette échelle. (*Elle indique l'endroit.*) ou ben tu passerais par c'te lucarne, qu'est percée sur l'toit, et tu gagnerais, par c'te grande échelle, la maison voisine, ou ben les échafaudages qui traversent, là tout en haut. Tout ça communique; vois-tu; c'est Jean qui m'a montré ça. L'autre jour j' l'avais enfermé à clef pour l'empêcher d'avoir querelle avec un vieux mendiant; eh bien, à l'aide des échafaudages, et des échelles dressées, le long de la maison, il était dans la rue aussitôt que moi.

RICARD.

Allons, tout ce que la prudence peut concevoir, semble m'assurer une retraite...

MARGUERITE.

Je vais d'abord serrer tes habits. (*Au moment où Ricard les ramasse avec sa mère, Jean entre.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, RICARD, JEAN.

JEAN, *entre rapidement.*

C'est égal.

MARGUERITE, *surprise.*

Comment, c'est toi?

JEAN.

Oui, oui, c'est moi; j' viens d' voir que les méchants ne l'emportent pas toujours. (*Il aperçoit Ricard qui voudrait échapper aux regards.*) Tiens, qu'est-ce que c'est donc que celui-là qui a pris ma redingotte, et que vous laissez faire.

MARGUERITE.

Tais-toi, tu l'sauras plus tard, quant à présent, faut qu' tout l' monde ignore, ... tu ne tiendrais jamais ta langue...

JEAN.

Ah! ma mère, vous êtes ben fine, ... fallait donc cacher ces habits... si vous ne vouliez pas.

Ciel.

JEAN.

Je les reconnais, et lui aussi, c'est ce vilain Monsieur qu'a voulu faire du tort à Jacques ; oui, ça lui a joliment réussi, prenez garde, on l'cherche d'abord, n'allez pas vous exposer pour servir un queuequ'zun qui vous r'fuserait un liard si vous lui tendiez la main dans la rue, (à Ricard.) Allons, allons, ma redingotte, et décampons.

MARGUERITE.

J' te dis Jean...

JEAN.

J' vous dis ma mère que c'est pas tout d'être pauvre, qu'y faut être honnête ; et ça peut nous faire du tort dans not' état, d'nous trouver avec un homme sans aveu...

RICARD, à lui-même.

Suis-je assez humilié.

JEAN.

Et ben, voyons, partira-t-il...

MARGUERITE.

Ecoute donc, mon petit Jean, j' te dis qu' tu n' voudras pas percer l' cœur de ta vieille mère !

JEAN

En quoi f'sant donc ?

MARGUERITE.

En mettant dehors ton frère Ricard.

RICARD, vivement.

Quoi, vous confiez...

JEAN, reculant.

Mon frère, ... c' beau Monsieur-là c'est mon frère ! ma foi y mérit'rait ben qu'on l' met't dehors. (*Croisant les bras.*) Comment il a le cœur de r'venir chez vous ! et vous v'la tout en l'air vous, parc' que j' lui dis son fait ?... vous avez toujours été la même, n'aimant que lui et sacrifiant tous les autres.

MARGUERITE.

Jean, il est malheureux.

JEAN.

Par sa faute. Il faut qu'y soit bien bas percé en effet pour qui daigne reconnaître sa mère. Et vous priez pour lui ; et moi qui vous rapporte chaque soir toute ma monnaie sans détourner un centime, vous m'tarabustez encore, dieu sait !.. enfin vous avez r'trouvé vot bijou, eh ben gardez le, qu'il garde ma blouse aussi ; moi, j'men va, adieu.

RICARD.

Il va me perdre.

MARGUERITE.

Où va tu, travailler, à son malheur ?

JEAN.

C'est ça qui n'a pas travaillé au nôtre, quand il a tout mangé, meubles et marchandises.

Le Pauvre de l'Hôtel-Dieu.

J'ean... oublie...

RICARD, emporté malgré lui.

JEAN, d'un ton décidé..

Jean n'a pas peur eh ! entendez-vous, et y r'oublie pas q'vous avez grugé vot'famille, tant qu'il y a eu de quoi mordre, et que vous avez voulu gruger les autres, vous savez d'qui je veux parler. C'est que voyez-vous Ricard, puisque Ricard il y a, j'donrais vingt frères comme Ricard, pour un ami comme Jacques.

RICARD, comprimant sa colère pour entrer en explication.

S'il eut voulu m'écouter, s'entendre avec moi, mon intention n'a jamais été...

JEAN.

Vos intentions, vos actions, si j'ai bien entendu, c'qu'on dit, l'un vaut l'autre. N° vous faites pas juger la d'sus. (*Marguerite pleure.*) Eh ben pourquoi... v'la des larmes à présent... voyons, n°vous désolez pas. (*à Ricard.*) J'veux bien à cause de ma mère, que je respect' moi, malgré sa préférence, m'taire et vous aider à nous débarasser d'vous, pourvu que Jacques n'en souffre pas.

RICARD.

Comment.

MARGUERITE.

Quel mal veux-tu qui lui fasse ?

JEAN.

Il est vrai qu'ça s'rait difficile, maintenant qu'tout est connu. A la fin de tout qu'est-ce qui d'mande ?

MARGUERITE.

A ce qu'on l'empêche de tomber entre les mains de la justice.

RICARD.

Mon cher Jean, je ne puis me plaindre de ton humeur, elle est juste, j'ai bien mal agi avec vous tous; mais enfin je suis ton frère, je conviens de mes torts.... Tu ne veux pas?... Tu ne voudras pas l'entier déshonneur, la mort d'un parent..

JEAN.

Non certes. J'ai pas dit ça.

RICARD.

Tu me mettras à même de vous prouver un jour que mon cœur n'était point fermé à tous les sentimens de la nature.

MARGUERITE.

Ce pauvre garçon ! tu vois bien qui se repent.

RICARD.

Oh oui...

JEAN.

C'est que nous avons été si malheureux.

RICARD.

Je vous en demande pardon...

JEAN.

Eh ! bien dame.... Alors.... moi... Je n' dis pas...

MARGUERITE, les poissant l'un vers l'autre.

Allons, embrassez-vous. (*Ricard tend la main à Jean, et Marguerite, attendrie, lui ouvre ses bras.*) Embrasse-moi.

(Elle les presse tous deux sur son cœur.) V'là un moment qui efface dix ans de misère...

RICARD.

Mon ami Jean, sois assez bon pour aller de suite chez M. Dumont, quai aux Fleurs, maison du grand balcon.

JEAN.

Oui, oui, je sais !

RICARD.

Remets-lui ce mot qui lui apprendra mon embarras.

JEAN.

A la bonne heure.

RICARD :

Vous, ma mère, je vous prierai de vous transporter ici près, rue Galande.... Germain doit être dans la maison du 21, où j'avais pris une chambre pour une quinzaine : Germain, c'est mon domestique; vous pourrez lui confier ma situation; lui dire de prendre un fiacre, de revenir avec vous.... Et lorsque je serai bien sûr que personne ne pourra me voir, je descendrai.... et me ferai conduire.

MARGUERITE.

C'est ça, avant que les maçons soient revenus.

JEAN.

Et si ce Germain n'y était pas ?

RICARD.

Alors....

MARGUERITE.

Alors je lui ai indiqué la lucarne.

JEAN.

Ah ! j'lui montrerai l'chemin... N'y a pas l'moind' danger : on peut courir sur les planches comme sus l'Pont-Neuf.

RICARD.

Hâtez-vous....

JEAN.

Allons, venez, ma mère....

MARGUERITE.

Oui, oui. (A Ricard.) Si on s'présentait pendant mon absence.... Mais on ne pourrait te reconnaître.

JEAN, déjà dans l'escalier

Mais, v'nez donc.....

MARGUERITE.

Et les habits.... (Elle les prend et les jette dans la chambre à côté.) Me v'là, me v'là. (Elle sort.)

SCÈNE V.

RICARD seul.

Echouer au port!.... toutes mes espérances évanouies!.... tous

mes projets renversés!... Rainville, sans ton opposition funeste; mon rival était perdu!... Je possédais Henriette! Henriette que j'adore,... Je trouvais dans le monde la position aisée heureuse, qu'ambitionnait tous mes vœux!... J'échappais à de misérables criaileries de famille dont il m'a fallu dévorer l'affront!... Ah! si je dois encore compter quelques instans d'existence, je me vengerai, Rainville, je me vengerai.... Comme il doit triompher maintenant!... Lorsque son arrestation devait mettre un terme à toutes mes inquiétudes, à tous mes travaux!... Condamné dès long-temps, reconnu, livré à la justice, rien ne semblait pouvoir l'arracher à son sors!... et par un hasard fatal... je perds le fruit de toutes mes combinaisons.... et, pour comble d'humiliation... je lui dois la vie... Oui, je suis forcé de la reconnaître: il y a un dieu qui déjoue les machinations de l'homme injuste. (*Il s'assied.*) La fatigue m'accable!... et le besoin!... depuis hier matin je n'ai rien pris... Les secousses me sont arrivées coup sur coup, sans me laisser respirer une minute. Faut-il que je me trouve heureux de rencontrer sous ma main... ce misérable pain noir. (*Il mange avidement.*) Fortune, considération, qu'êtes-vous devenues. (*Il tombe la tête dans ses mains sur la table.*) Quelle chûte imprévue! (*Il regarde autour de lui.*) Un grenier!... des haillons!... des regrets... des craintes.... et c'est en vain que je veux me tromper.... des remords qui me déchirent... J'entends des voix.... mon embarras devant des étrangers pourrait me trahir. (*Il marche à l'escalier, appuie la main sur l'échelle qui mène au comble et prête l'oreille.*) Avant de paraître je veux m'assurer que je le puis sans danger. *Il regarde l'échelle, et monte.*)

SCÈNE VI.

RICARD, HENRIETTE, MORIN, JEAN.

RICARD, qui des combles est passé sur l'échafaudage.

Henriette! elle n'est point avec son père!

JEAN, regardant partout.

Plus personne, tant mieux, le frère sera parti pendant qu'
j'ai fait sa commission. Bon voyage.

MORIN.

Oui mon petit Jean, M. Rainville m'a fait dire à l'instant
par Philippe d'amener Mademoiselle ici, qu'il y serait presque
aussitôt qu'elle.

JEAN, à Morin.

Ah! Jacques.... (*Il se reprend.*) Je veux dire M. Jacques,
(à Henriette.) j' vous demande pardon, c'est l'habitude y ne
peut pas tarder, parce qu'il est d'une exactitude?

MORIN.

C'est que j'ai pas l' temps d' l'attendre .

JEAN

Eh! ben j' reste, moi.

RICARD , à part.

Bon , je saurai t'éloigner...

HENRIETTE.

S'il n'allait pas venir.

MORIN.

Vous avez entendu Philippe comme moi. Après ça, soyez sans inquiétude, vous êtes ici chez de braves gens.

JEAN.

Qui s'f'raient couper en morceaux pour vot' père et pour vous. D'ailleurs, ma mère doit être à sa place; j' va l'appeler d' la porte de l'allée', pour qu'à vienne vous t'nir un p'tit brin compagnie.

MORIN.

Et moi, si j' rencontre M. Rainville, je lui dirai d' hâter le pas.

HENRIETTE.

Oh! je vous en prie.

JEAN, au moment de partir, offrant un tabouret à Henriette.

Mam'selle, donnez-vous donc la peine de vous assoir; on n' paie pas les chaises ici.

RICARD, toujours sur l'échafaudage..

Profitons des momens. (*Il disparaît.*)

HENRIETTE à Jean.

Je vous remercie.

(*Morin descend. Jean le suit.*)

JEAN, à la porte.

Ça n' s'ra pas long; je ne fais qu'un saut. (*Henriette les reconduit jusqu'à la porte, et vient s'as-eoir sur le tabouret, à gauche du spectateur, tournant le dos à la porte. On voit Ricard redescendre pendant le couplet d'Henriette.*)

SCENE VII.

HENRIETTE, RICARD.

HENRIETTE, assise.

Tant d'événemens inattendus ont jeté dans mon âme un si grand trouble, que j'ai peine à réunir mes idées.

RICARD, au pied de l'escalier.

La voilà retombée en mon pouvoir. Germain a dû rester au logis. (*Il prête l'oreille.*) Si la voiture arrivait!

HENRIETTE.

Mille sentimens confus de crainte et d'espérance, m'agitent tour-à-tour.

RICARD.

Personne entr'elle et moi!

HENRIETTE.

Quelque fois il me semble que tout ce qui m'arrive n'est qu'un rêve.

RICARD

Et je ne trouve aucun moyen de l'arracher de ces lieux.
(*Il écoute.*) Et ils ne viennent point ; l'impatience me tue...

HENRIETTE.

O mon Dieu, j'ai toujours mis ma confiance dans ta bonté...
Si quelque malheur menaçait encore la tête de mon père.

RICARD.

On monte rapidement l'escalier....

HENRIETTE.

Qu'ils n'atteignent que moi.

RICARD.

Ce doit être Germain.

HENRIETTE.

Pourvu qu'il me presse encore une fois sur son cœur.

RICARD.

Non. C'est Armand. (*Il marche vers la gauche.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes. ARMAND.

ARMAND.

HENRIETTE.

Armand!

RICARD, entre dans la pièce voisine.

O fureur...

ARMAND, tout essouffé.

C'est votre père qui m'envoie...

HENRIETTE.

Ah! je suis tranquille maintenant. Vous ne me quitterez plus.

RICARD, à part.

Ils ne sortiront point ensemble, non.

ARMAND.

Avant vingt minutes, nous serons réunis pour toujours. On n'attend plus qu'une formalité... la signature nécessaire à la mise en liberté de votre père, je cours la chercher moi-même. il m'a prié de monter en passant, pour vous tranquiliser sur un retard qui pourrait vous causer de nouvelles alarmes. Chère Henriette, votre père va vous être rendu.

RICARD, à part.

C'en est donc fait.

HENRIETTE.

Je respire!..

ARMAND

Son innocence est complètement reconnue.

HENRIETTE.

Cher Armand, cette bonne nouvelle apprise par vous, double mon bonheur.

ARMAND.

Votre tuteur est en fuite.

RICARD, à part.

Ah!..

ARMAND.

L'infâme Ricard est démasqué.

RICARD.

Infâme?

ARMAND.

Votre père, jusqu'à ce qu'il ait pu prendre un parti, accepte mon logement... Nous allons habiter sous le même toit, Henriette, nous nous verrons à toutes les heures.. Nous réunirons nos soins pour lui faire oublier toutes ses misères, toutes ses peines!

HENRIETTE, elle lui serre la main.

Mon ami.

ARMAND.

Je vous le ramène tout-à-l'heure, vous serez dans les bras l'un de l'autre. (*Il lui baise la main et sort.*)

HENRIETTE.

Hâtez-vous, chez Armand. (*Elle va à l'escalier.*)

RICARD, écoutant.

J'entends le bruit d'une voiture. (*Il s'avance sur l'échafaud, et regarde en bas.*)

SCÈNE IX.

RICARD, HENRIETTE.

RICARD, toujours à l'ouverture.

C'est Germain... personne ne peut plus me l'enlever. (*Il prend la main d'Henriette, qui a toujours les yeux fixés vers l'escalier.*)

HENRIETTE.

Quelqu'un en ce lieu, (*avec effroi.*) Armand,... Armand...

RICARD.

Il n'y faut plus songer.

HENRIETTE.

Qu'entends-je, cette voix? (*Elle le regarde.*) M. Ricard!...

RICARD, la reprenant.

Oui, Ricard, que le hasard sert mieux que tous ses calculs; oui, Ricard que vous suivrez partout.

HENRIETTE, entraînée.

Plutôt mourir...

RICARD, à la porte de l'escalier.

Venez.

HENRIETTE, se débattant.

Au secours.

RICARD, ramené par les efforts d'Henriette, mais la tenant toujours.
Dussé-je employer la violence...

SCÈNE X.

Les mêmes, GERMAIN.

GERMAIN, arrivant par l'échafaudage.

Que faites-vous, Monsieur?

Je veux qu'elle me suive.

HENRIETTE, affaiblie.

Par pitié.

GERMAIN, à Ricard du dehors.

Fuyons,... la vieille Marguerite et moi nous avons vu Jean parler à votre rival. Par prudence j'ai grimpé par les échafaudages ; une voiture est en bas, pour vous conduire ou vous voudrez.

RICARD, montrant Henriette.

Avec elle, elle ne doit plus me quitter.

GERMAIN, arrivant en scène, à Ricard.

Vous vous perdez.

RICARD.

Aide-moi...

GERMAIN.

Mais ses cris...

RICARD, arrachant sa cravatte.

Ce mouchoir...

HENRIETTE, découragée.

C'est fait de moi...

GERMAIN.

En plein jour, vous avez la tête perdue,... Jean et Marguerite viennent... Jacques est libre, il va monter...

RICARD.

Eh bien!... (*A Germain, lui montrant l'escalier.*) Assure-toi,... (*avec rage*) nous ne descendrons pas...

GERMAIN.

Quoi, Monsieur...

RICARD.

Va,... dès qu'ils approcheront,... accours. (*Germain descend l'escalier; Ricard revient à la jeune fille presque évanouie.*)
Ecoutez, Henriette...

HENRIETTE.

Grâce...

RICARD.

Vous répondez des minutes qui s'écoulent,... écoutez,... votre père m'enlève tout...

HENRIETTE.

Laissez-lui sa fille, il ne mettra point de bornes à sa reconnaissance.

RICARD.

Ne faites pas de moi un assassin...

HENRIETTE.

Ah grand Dieu, qu'osez-vous dire...

RICARD.

Voulez-vous sauver votre père?

HENRIETTE.

Le sauver!

RICARD.

Pas un mot... pas un geste, suivez-moi... où sur le seuil de

tette porte... sous vos yeux. *(il montre une barre appuyée au mur.)*

HENRIETTE.

Non, non, je m'abandonne à vous.

GERMAIN, rentrant.

Voilà du monde...

RICARD.

Partons, je marche devant. *(il entraîne Henriette.)*

HENRIETTE

Grand Dieu, ce n'est plus que toi qui peux m'arracher de leurs mains. *(Elle arrive sur le pallier qu'on aperçoit, la porte étant ouverte. Ricard arrive à l'espece d'échells qui conduit aux combles. Il tient Henriette par la main et la force à le suivre. Quandils ont disparu, on entend Germain dire à Ricard : Otez l'échelle. On voit l'échelle monter.)*

SCÈNE XI.

JACQUES d'abord, ARMAND, MARGUERITE.

JACQUES, dans l'escalier.

Hâtons nous, hâtons nous Marguerite.... Ma fille !

MARGUERITE.

Eh, bien, où donc est-elle ?

JEAN.

Comment où ? Pardienne n'y a pas tant d'pièces ici ; où, là...

MARGUERITE.

A moins qu'à n' soit r'descendue....

JEAN.

Vous verrez qu' ca s'ra encore quelque tour de c' t' autre.

ARMAND et Jacques.

Quel autre ?

MARGUERITE.

Le malheureux aurait osé ?....

JEAN.

J' vous avais prévenue d' quoi qu'il était capable.

ARMAND.

Il y avait donc quelqu'un d'ici....

JACQUES.

Qui ? Marguerite, au nom du ciel.... parlez !

ARMAND.

Répondez.... Henriette a disparu, et vous êtes responsable.

JEAN.

Parlez donc ma mère, ou j' va lui dire....

JACQUES, ARMAND

Eh!

MARGUERITE.

Je te le défends, Jean!

JACQUES, à Marguerite.

Un homme était ici, vous forcez Jean à se taire... plus de doute... c'est Ricard.

ARMAND.

Ricard.

JACQUES.

Ah, Marguerite après ce que j'ai fait pour vous, pour lui.

ARMAND.

Quoi sous nos yeux.... Il a eu l'audace.... malheur à lui.

MARGUERITE.

M. Jacques, je vous assure que j'ignore...

ARMAND.

N perdons point de temps, courons à sa poursuite... (*Il s'élançait vers l'escalier.*)

JACQUES.

Oui, courons. (*Il veut s'élançer aussi, chancelle, et est forcé de s'appuyer.*) La perte de ma fortune, mon nom flétri; j'ai tout supporté avec courage... mais la perte de ma fille... non, non, je ne la supporterai point... (*à la vieille, d'une voix éteinte,*) Dieu vous punira Marguerite. (*il perd connaissance.*)

JEAN.

Pauv' cher homme! (*à sa mère*) quand je l'ai dit, hein!... profiter de not' absence pour soul'ver c'te pauvre jeunesse.

Jacques a raison.

MARGUERITE.

Dieu me punira; je ne devais pas le recevoir, oui.

JEAN, le considérant

Père Jacques?... r'venez à vous. (*à sa mère*) Donnez-donc quelque chose, ma mère. (*Marguerite court dans la pièce voisine.*)

SCENE XIII.

MARGUERITE, JEAN, JACQUES.

GERMAIN, il paraît au fond à droite une grande échelle en dehors.

Monsieur? Monsieur.

RICARD, paraissant de la gauche sur l'échafaudage.

Eh bien.

GERMAIN, à demi-voix.

La maison voisine est d'un accès facile... le gros mur permet la communication, nous pourrions nous glisser, sans être aperçus, à l'aide des échafauds supérieurs.

RICARD.

Montre-moi la route. (*Marguerite; en revenant, lève les yeux et aperçoit Ricard, elle fait une exclamation étouffée.*)

MARGUERITE.

Bon dieu, si le pied lui manquait. (*Ricard a disparu, Jean a entendu parler sa mère et lève la tête.*)

GERMAIN, montant rapidement à l'échelle.

Eh! vite les maçons reviennent. (*Il disparaît, trois heures sonnent.*)

JEAN, à sa mère.

Qu'est-ce que vous avez encore?

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, JEAN, JACQUES.

Le MAÎTRE compagnon maçons,

(*On voit les maçons, les uns montent en dehors, les autres, par l'escalier.*)

Le Maître Mâçon.

Eh bien, quoi donc, l' pauvre cher homme se trouv' mal. Eh père Jacques? père Jacques? v'la des amis, réveillez-vous donc.

MARGUERITE, regardant par la croisée.

Qu'est-ce qui va devenir.

JACQUES, revenant à lui.

Ma fille, ma pauvre fille.

Le Maître Mâçon, aux maçons.

Eh bon, quand vous s'rez là tous à le regarder sous l' nez, ... allez à votre ouvrage. (*Ils vont à leur besogne.*)

JACQUES, prenant la main de Jean.

Elle est perdue pour moi.

Le Maître Mâçon, regardant sur le pallier par où Ricard a fait passer Henriette.

Bon, on a ôté l'échelle; (*à tout le monde,*) qu' personne ne s'avise plus de monter, c'est qu'y aurait un fameux voyage pûtur ceux qui seraient là haut,

MARGUERITE, à elle-même.

Entendra-t-il cet avis.

Le Maître Mâçon, sur l'échafaudage.

Tiens, Morin, est y leste, ... qu'est-ce qui vient faire?

SCÈNE XV.

Les mêmes, MORIN, entrant par l'ouverture.

MORIN.

Monsieur Rainville, mon bon monsieur Rainville?

JACQUES.

Ma fille m'est-elle rendue.

MORIN.

Du courage, le domestique Germain vient d'être signalé dans les décombres de la maison voisine. (*On l'écoute avec attention.*) M. Armand est à sa poursuite, et moi j'ai grimpé par ici pour qu'ils ne passent pas.

JACQUES, vivement.

Ah! qu'avez-vous fait! les misérables, se voyant poursuivis, la tueront. (*A genoux.*) Grand Dieu, veille sur les jours de mon enfant, ou qu'ils me frappent avant elle!

UNE VOIX EN DEHORS

La corde est-elle attachée.

LE MAITRE MAÇON, en scène.

Oui, tout est prêt... Gare la dessous.

MARGUERITE, se précipitant après le maître maçon.

Arrête!!! Arrêtez!.

LE MAITRE MAÇON.

Il n'est plus temps.

(*Pendant l'avertissement du maître maçon, on a vu Ricard monter à l'échelle qui conduit aux échafaudages supérieure tandis que le pignon, ébranlé par ceux qui tirent la cord; d'en bas, menace ruine.*)

La voix D'ARMAND.

Arrêtez le scélérat, arrêtez?

(*A ces cris, Ricard se presse pour arriver à l'échafaudage supérieur, le pied lui glisse, il fait un faux pas et tombe avec une planche et des moellons, qu'il entraîne dans sa chute. Marguerite, à cette vue, tombe le front contre terre en poussant un cri désespéré. Au même moment, le pignon de la mansarde déboule avec les échafaudages, et laisse apercevoir un brillant diorama de Paris. Au milieu de la démolition, Henriette, presque sans connaissance, em brassant un des chevrons de la carcasse du toit brisé, tombe aux pieds de son père.*)

JACQUES et ARMAND.

Ma fille... Henriette.

JACQUES.

Chère enfant, vient sur mon cœur.

JEAN, à Marguerite.

Il est péri, qu'voulez-vous, et Jean ne vous abandonnera pas.

JACQUES.

Bien mon garçon... je ne vous abandonnerai pas non plus.

FIN.

201X 83